

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE



RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

APRÈS DIX-SEPT MOIS DE GUERRE

AUX OFFICIERS ET SOLDATS DE FRANCE

Lettre du Président de la République

« L'année qui s'ouvre vous apportera, mes amis, la fierté d'achever la défaite de l'ennemi, la joie de rentrer à vos foyers et la douceur d'y fêter la victoire auprès de ceux que vous aimez. » — RAYMOND POINCARÉ.

Officiers et Soldats de France

Comme vous, mes nobles amis, j'ai lu avec émotion, dans le *Bulletin des Armées*, les messages que vous ont adressés, à la veille de l'année nouvelle, les maires de nos grandes villes. Le même langage, à peine nuancé par quelques différences d'accent, vous a été tenu par toutes les cités françaises, et il m'est aisé d'extraire aujourd'hui de ces nombreux témoignages la pensée unanime du pays.

Partout, vous l'avez vu, se maintient, sans effort, cette union sacrée qui s'est spontanément établie, il y a dix-sept mois, sous la menace de l'ennemi. Comment la population civile ne suivrait-elle pas l'exemple d'entente et d'harmonie que vous lui donnez ? Dans les tranchées et sur les champs de bataille, vous ne songez guère, n'est-ce pas ? à vous demander compte de vos opinions personnelles. Le souvenir importun des discordes civiles ne vient pas troubler la fraternité d'armes qui vous lie les uns aux autres, dans le sentiment du danger commun et dans la conscience du devoir identique. Vous avez les yeux fixés sur un idéal qui détourne constamment votre attention des objets secondaires, et vous savez que votre patriotique mission ne souffre point de partage. Pendant que vous vous sacrifiez ainsi tout entiers au salut de la nation, n'est-il pas naturel que ceux des Français que leur âge, leur santé ou leurs fonctions empêchent d'affronter, à vos côtés, les fatigues et les périls de la guerre, travaillent, du moins, à repousser les mauvaises suggestions de la haine et à conserver jalousement la paix publique ?

Les maires de France vous ont énuméré quelques-unes des œuvres charitables qui sont nées de cet heureux rapprochement des cœurs. La plupart de ces institutions sont destinées à vous secourir, vous, vos vieux parents, vos enfants, vos femmes, vos frères blessés ou prisonniers. Dans les villes les plus éloignées du front, votre image demeure ainsi continuellement présente à tous les esprits, et

concentre, au besoin, sur les tragiques réalités du moment, la pensée de ceux qui seraient enclins à les oublier. Les deuils qui ont assombri tant de foyers imposent, d'ailleurs, aux familles qui ont le privilège d'être moins cruellement frappées, une pieuse obligation de recueillement et de gravité. Tous les Français réconciliés communient dans les mêmes épreuves et il n'en est pas un qui n'écoute avec respect la mâle leçon des morts.

Leçon de courage, de patience et de volonté, leçon de calme, de confiance et de sérénité.

Vous avez vu passer devant vous le long cortège des départements et des villes. Vous avez entendu leurs acclamations. Il ne s'est pas élevé une voix discordante. C'est partout la même résolution, froide et réfléchie, de tenir, de durer et de vaincre. Tout le monde comprend que l'enjeu de la guerre est formidable et qu'il y va, non seulement de notre dignité, mais de notre vie. Serons-nous demain les vassaux résignés d'un empire étranger ? Notre industrie, notre commerce, notre agriculture deviendront-ils à jamais tributaires d'une puissance qui se flatte ouvertement d'aspirer à la domination universelle ? Ou bien sauvegarderons-nous notre indépendance économique et notre autonomie nationale ? Problème terrible, qui n'admet pas de solution moyenne. Toute paix qui viendrait à nous avec une figure suspecte et des propos équivoques, toute paix qui nous offrirait des transactions louches et des combinaisons bâtarde, ne nous apporterait, sous de trompeuses apparences, que le déshonneur, la ruine et l'asservissement. Le libre et pur génie de notre race, nos traditions les plus vénérées, nos idées les plus chères, nos goûts les plus délicats, les intérêts de nos concitoyens, la fortune de notre pays, l'âme de la patrie, tout ce que nous ont légué nos ancêtres, tout ce qui nous appartient, tout ce qui fait que nous sommes nous-mêmes, serait la proie de la brutalité germanique. Qui donc voudrait, par impatience ou par lassitude, vendre ainsi à l'Allemagne le passé et l'avenir de la France ?

Oui, certes, la guerre est longue, et elle est rude, et elle est sanglante. Mais combien de souffrances futures ne nous sont pas épargnées par les souffrances présentes ! Cette guerre, aucun Français ne l'a voulue, aucun n'aurait commis le crime de la souhaiter. Tous les gouvernements qui se sont succédé en France, depuis 1871, se sont efforcés de l'éviter. Maintenant qu'on nous l'a, malgré nous, déclarée, nous nous devons de la mener, avec nos fidèles alliés, jusqu'à la victoire, jusqu'à l'anéantissement du militarisme prussien, et jusqu'à la reconstitution totale de la France. Nous laisser aller à une défaillance momentanée, ce serait être ingrats envers nos morts et trahir la postérité.

La persévérance obstinée dans la volonté de vaincre n'est-elle pas, du reste, le plus sûr moyen d'enchaîner la victoire ? Dans la guerre que vous soutenez si vaillamment en France, en Belgique et en Orient, le rôle des engins destructeurs a pris une importance essentielle, et le devoir impérieux des pouvoirs publics est de vous fournir, tous les jours, un matériel plus puissant et des munitions plus abondantes. Mais la force morale, elle aussi, est une condition maîtresse du succès final. Le peuple vaincu ne sera pas nécessairement celui qui aura subi le plus de pertes, ce ne sera pas celui qui aura eu à endurer le plus de misères, ce sera celui qui se sera lassé le premier.

Nous ne nous lasserons pas. La France a confiance, parce que vous êtes là. Que de fois ai-je entendu vos officiers me répéter : « Jamais, en aucun temps, nous n'avons eu une plus belle armée ; jamais des hommes n'ont été mieux entraînés, plus braves, plus héroïques que les nôtres !... » Partout où je vous ai vus, je me suis senti tressaillir d'admiration et d'espoir. Vous vaincrez. L'année qui s'ouvre vous apportera, mes amis, la fierté d'achever la défaite de l'ennemi, la joie de rentrer à vos foyers et la douceur d'y fêter la victoire auprès de ceux que vous aimez.

RAYMOND POINCARÉ

Salut du Parlement à nos soldats

Les débats du Sénat et de la Chambre sont interrompus jusqu'au deuxième mardi de janvier, date fixée par la Constitution pour l'ouverture de la session ordinaire du Parlement.

Dans les deux assemblées, les présidents ont levé la séance, en ces termes :

M. Antonin Dubost.

Avant de nous séparer, et à cette fin d'année, le Sénat voudra envoyer aux armées françaises et alliées et à leurs chefs son salut et ses souhaits, pleins de confiance et d'espoir. (Applaudissements vifs et unanimes.)

M. Paul Deschanel.

Mes chers collègues,

L'année va finir. Je vous propose d'envoyer à nos soldats, en France, aux colonies, en Belgique, en Orient, nos vœux ardents et le nouveau témoignage de notre admiration et de notre affection profondes. (Vifs applaudissements.)

Puisse l'année 1916 nous apporter l'événement qui mérite leur indomptable vaillance! (MM. les députés se lèvent. — Vifs applaudissements.)

LES MAIRES DE FRANCE

TOUS D'ACCORD!

Les lettres suivantes portent à quatre-vingts le nombre des maires des grandes villes de France qui ont écrit à nos soldats pour leur témoigner leur admiration.

HÉRAULT

Les pensées et les sentiments de tous les Français sont en ce moment déterminés par les mêmes faits et par les mêmes causes profondes et ne sauraient différer de ville à ville. Sous le soleil de notre Midi comme dans les autres régions de la France, on conserve au cœur l'inébranlable confiance en la victoire définitive et totale du droit et de la liberté des peuples sur la barbarie scientifique et l'esprit de domination qui caractérisent nos ennemis.

La population a donné son concours généreux à toutes les œuvres de guerre, qu'elles s'adressent à nos héros poilus, aux blessés, aux mutilés, aux réfugiés, aux prisonniers de guerre. Aucune de ces œuvres n'a fait en vain appel à la solidarité de mes compatriotes.

Quant aux privations que l'état de guerre impose à la population civile de notre ville, elle les accepte avec courage et ne peut que les trouver légères si elle les compare aux souffrances et aux dangers imposés à nos vaillants soldats dans les tranchées du front.

Enfin le pacte tacite de « l'Union sacrée » contre nos ennemis a été parfaitement et tout naturellement observé dans notre ville, où nous voyons collaborer loyalement et même cordialement à toutes les œuvres de guerre des représentants de tous les partis et de toutes les confessions religieuses.

En somme, comme vous le voyez, de même que les fils du Languedoc ont eu sur les champs de bataille la même valeureuse et héroïque conduite que les soldats du Nord et de l'Est, les populations du Midi, celle de Montpellier en particulier, partagent les sentiments de confiance et de courageuse résolution de tous les Français.

P. PEZET,
Maire de Montpellier.

NIÈVRE

La population de Nevers a une entière confiance dans la victoire finale.

Aujourd'hui, comme aux premiers jours de la mobilisation, tous nos concitoyens sans distinction de parti et d'opinion, apportent leur concours le plus dévoué aux diverses œuvres de guerre organisées par la Municipalité et par l'administration préfectorale : Comité de secours aux blessés dans les hôpitaux, cantine pour les soldats de passage en gare de Nevers; œuvre du tricot du soldat; secours aux prisonniers de guerre; œuvre hivernale des mutilés de la guerre (école de rééducation professionnelle); secours aux familles nécessiteuses, etc.

L'Union sacrée est parfaite. La ville de Nevers est fière à juste titre de tous ses enfants, elle supporte, dans le plus grand calme et avec courage, les terribles épreuves du moment, en attendant la libération prochaine des territoires envahis et l'écrasement complet du militarisme prussien.

Emile BOURGIER,
Maire de Nevers.

Faits de guerre

DU 28 AU 31 DÉCEMBRE

De la mer à la Somme.

Notre artillerie a déployé une grande activité et exécuté quelques tirs heureux. En Belgique, elle a fait sauter un dépôt de munitions en face de Steenstraete.

En Artois, elle a efficacement bombardé le secteur d'Angres et la gare de Lens; elle a fait sauter un dépôt de munitions au sud-ouest de Beaurains.

De la Somme à l'Oise.

La lutte rapprochée s'est poursuivie dans cette région. Au cours de la nuit du 28 au 29 décembre, des combats à la grenade ont été livrés dans le secteur de Chaulnes; la nuit suivante, devant Dompierre, une tentative de l'ennemi pour s'emparer d'une de nos sapes a complètement échoué. Dans la journée du 30, nos canons de tranchée ont efficacement bombardé les ouvrages ennemis et détruit un dépôt de munitions dans le secteur de Beuvraignes.

Sur le front de l'Aisne.

Nos batteries ont causé aux organisations allemandes des dommages sérieux; vers Bailly elles ont détruit des abris de mitrailleuses; au nord de Soissons, elles ont, par un tir bien réglé par nos avions, réduit au silence et bouleversé une batterie ennemie; autour de la Ville-aux-Bois, elles ont détruit des abris de mitrailleuses et dispersé des travailleurs.

En Champagne.

Dans les environs de Reims, un tir de nos batteries, dirigé sur les ouvrages ennemis établis dans un bois à l'ouest de Prunay, a provoqué un grand incendie.

Dans la nuit du 28 au 29 décembre, notre artillerie a bombardé avec succès les organisations ennemies, à l'ouest de la ferme Navarin; par la suite, notre feu a empêché l'ennemi de réparer les tranchées démolies.

Dans la nuit du 30 au 31, l'ennemi a tenté de nous enlever à coups de grenades un petit poste d'écoute, vers la cote 193. Cette attaque a complètement échoué.

En Argonne.

Dans la journée du 29 décembre, nous avons fait exploser deux mines vers la cote 285, au nord de la Fille-Morte. Un petit poste allemand a sauté.

De la Meuse aux Vosges.

Dans la journée du 29 décembre, un tir de notre artillerie sur une batterie ennemie repérée au bois de Warmont, au nord de Saint-Mihiel, a donné les meilleurs résultats d'après les renseignements fournis par nos aviateurs. En Lorraine, notre artillerie a canonné avec

succès les ouvrages ennemis de la région de Domèvre et de Bréménil.

Dans les Vosges.

La lutte d'artillerie s'est poursuivie sur tout le front. Elle a été particulièrement intense dans la journée du 28 décembre entre la Plaine et le Bonhomme, et dans la journée du 30 dans les régions de Metzeral et du Linge, où un de nos obus a provoqué dans un bois au nord-ouest de Muhlbach, dans la vallée de la Fecht, cinq fortes détonations successives.

Dans la région de l'Hartmannswillerkopf, nous nous sommes emparés, au cours de la journée du 28 décembre, d'une série de tranchées et d'ouvrages que l'ennemi tenait encore entre les deux sommets du Rehfelden et du Hirsstein et nous les avons conservés en dépit de très violentes contre-attaques.

Nous avons fait 300 nouveaux prisonniers, ce qui porte à 1.668 le nombre des prisonniers fait depuis le début des opérations commencées le 21 décembre. Au dire de ces prisonniers, l'ennemi a subi pendant cette période des pertes considérables.

Dans les journées des 29 et 30 décembre, l'ennemi a violemment canonné les positions conquises; aux abords du Rehfelden, il a tenté une attaque à coups de grenades, qui a été repoussée.

FRONT RUSSE

Dans la région de Riga, au sud du lac Babit, les Allemands ont prononcé une attaque très énergique et essayé de s'approcher des tranchées russes.

Cette tentative a été vigoureusement repoussée par nos alliés.

Au sud du Pripet et en Galicie des combats sont engagés, revêtant par endroits un caractère de grand acharnement.

Sur le reste du front duel habituel d'artillerie et de fusillade.

FRONT MONTÉNÉGRIN

L'armée monténégrine, poursuivant son offensive, a remporté des succès sérieux, faisant des prisonniers et obligeant, sur plusieurs points, les Autrichiens à battre en retraite.

Dans la région du mont Lovcen, ont eu lieu des combats acharnés. Les navires de guerre autrichiens, à l'abri dans le port de Cattaro, soutenaient de leurs feux l'attaque ennemie. Après plusieurs jours de combat, les Autrichiens ont réussi à reprendre une partie du terrain perdu et à récupérer Raskova-Gora.

Dans la direction de Berana, les Monténégrins ont réalisé de nouveaux progrès et occupé deux villages. Dans un combat d'avant-garde, un détachement ennemi a été anéanti.

Sur le front de la rivière Tara nos alliés ont repoussé une violente attaque.

FRONT ITALIEN

L'artillerie de nos alliés a bombardé efficacement, dans la vallée de la Giudicaria, le fort de Por et le village du même nom, où l'on signalait des mouvements de troupes et des convois de ravitaillement, qui ont été dispersés.

Dans la vallée de l'Adige, les Italiens ont réalisé quelques progrès.

Dans la région du col de Lana, une tentative d'attaque de l'ennemi a été paralysée par le feu de l'artillerie et de l'infanterie italiennes.

A l'ouest de Gorizia et sur le Carso, l'ennemi a essayé d'entraver, au moyen de grosses bombes contenant des gaz asphyxiants et lacrymogènes, les travaux de renforcement qui, néanmoins, se sont poursuivis avec une grande activité.

AUX DARDANELLES

Grande activité des deux artilleries dans les journées du 28 et du 29. L'ennemi a tiré principalement sur les tranchées de Seddul-Bahr. Dans la matinée du 28, un cuirassé français a violemment bombardé les batteries turques de la côte d'Asie.

EN PERSE

Les troupes russes ont occupé Kachan et marchent vers Ispahan.

Kachan, très ancienne ville de la Perse, connue surtout, aujourd'hui, par la belle qualité de ses tapis, est située à environ 250 kilomètres au sud de Téhéran et à 150 kilomètres d'Ispahan.

A Koum, les Russes ont trouvé 1.600.000 cartouches et 3.000 obus.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Échange de croix.

Une touchante anecdote, rapportée par le correspondant du *Corriere della Sera* en Serbie. La scène se passe à Valandovo, au commencement de décembre. Dans la grande cour d'une blanche mosquée, un bataillon de zouaves a formé le carré. Il y a beaucoup d'officiers, et parmi eux un général. C'est le général Bailloud.

« Je suis arrivé, à temps pour assister à une cérémonie exceptionnelle : la remise de deux croix de guerre. Une de ces croix est destinée au général même, l'autre à un simple soldat. »

« Le soldat se tient tout droit devant le général, qui lui accroche la croix des braves sur la poitrine et lui serre la main. »

« Maintenant, c'est le tour du général. Il faudrait un officier supérieur en grade pour lui remettre la décoration si vaillamment gagnée. Comment faire? Le général Bailloud a une idée touchante. Ce sera le décoré de tout à l'heure qui lui donnera la croix. Et le général Bailloud se met sur le « garde à vous » devant le modeste poilu, qui, rouge d'émotion, lui accroche à son tour la croix sur la poitrine. Puis, il lui tend la main, que le général serre vigoureusement. »

La tutelle prussienne. — Lorsque le maréchal von Mackensen, avant la campagne de Serbie, vint établir son quartier général à Temesvar, en Hongrie, il commanda à des entrepreneurs de la ville, dès son arrivée, de construire des baraquements militaires en trois jours.

Les entrepreneurs objectèrent qu'il leur fallait au moins dix jours. « Si vous n'accomplissez pas votre tâche en deux jours, répliqua le général, je vous emprisonne tous, et si le travail n'est pas commencé immédiatement, je fais fusiller aujourd'hui même l'entrepreneur principal! » Les baraquements furent terminés en deux jours.

Il menaça aussi de prison les commerçants qui venaient lui demander de rabaisser les prix maxima fixés par lui. Il agit, en toute chose, comme s'il était en pays conquis.

Les agréments de ce séjour ont dû faire réfléchir les Hongrois sur le bonheur qui leur était réservé pour les temps où, selon les vœux de Berlin, l'union totale — économique, militaire, administrative, etc. — serait scellée entre l'empire allemand et l'Autriche-Hongrie.

La « Valse des Alliés ». — En feuilletant, dans un coin retiré de province, un vieux recueil de « musique pour le piano », on ne nos confrères a découvert, en place d'honneur, une *Valse des Alliés* dont le titre, doré et rehaussé de couleurs vives, représente LL. MM. l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie s'appuyant, à l'ombre du drapeau tricolore, sur un aigle aux ailes éployées, et qui tendent les mains vers S. M. la reine Victoria et le prince Albert ayant à leurs pieds le lion britannique et abrités par un étendard aux armes de l'« Union Jack ».

Comme titre : « The Allied Waltz » et, entre parenthèses (Valse des Alliés), dédiée à LL. MM. la reine Victoria et l'empereur Napoléon par leur respectueux serviteur Henry Gibson, Paris 1855.

1855?... Parfaitement... C'était l'époque où les souverains anglais venaient inaugurer notre vieux Palais de l'Industrie des Champs-Élysées, pour la première de nos véritables « Expositions universelles ». Le vieux palais est tombé... Mais « l'Alliance » tient toujours. Elle tient même beaucoup mieux!

Chef-d'œuvre disparu. — Le plafond de M. Albert Besnard, *Apothéose de la Paix*, qui avait été prêt pour le gouvernement français pour être exposé à la « Relief Exhibition », à New-York, a disparu de la jetée de la Compagnie générale transatlantique, où il avait été déposé provisoirement. On croit qu'il a été volé.

Cette disparition a causé dans le monde artistique le plus vif émoi, car la toile volée était un des chefs-d'œuvre du maître et elle eût figuré à l'exposition de New-York pour le plus grand honneur de l'école française.

Mais l'œuvre de Besnard est-elle définitivement perdue?

Non, fort heureusement. Même si elle avait été détruite, le palais de La Haye retrouverait

un jour l'admirable composition du maître, commandé du Gouvernement français.

Albert Besnard, en effet, avait exécuté non pas seulement une *Apothéose de la Paix*, mais deux. De son œuvre, il avait conservé un « carton » identique à la toile expédiée à New-York.

Il pourra, d'après l'œuvre de premier jet, refaire exactement la toile perdue. Espérons tout de même, qu'on la retrouvera bientôt.

Lentilles à la soude. — Les *Sudddeutsche Monatshefte* (Cahiers mensuels de l'Allemagne du Sud), dans leur numéro de décembre, protestent furieusement contre les menus de guerre qui sont proposés aux estomacs bavarois.

« Un libraire de Léna, écrit cette revue bavaroise, nous adresse un livre de cuisine de guerre. Nous sommes, pour tout ce qui augmente l'Union sacrée et celle de l'empire, contre tous les privilèges et contre les prétentions provinciales, mais dans ce manuel, pour la première fois depuis juillet 1914, nous avons distingué un abîme entre le nord et le midi de notre pays. Ainsi, de notre point de vue bavarois, nous protestons vivement contre des recettes comme celles-ci :

« Lentilles avec pruneaux et lard : 200 grammes de lentilles; une cuillerée de sel; un petit morceau de soude; un quart de livre de pruneaux; un cinquième de livre de lard fumé gras; un petit oignon; deux cuillerées de farine; trois à quatre cuillerées de vinaigre; une pincée de poivre et de sel. »

« Ici, en Bavière, ajoute la revue, nous demandons la permission de manger la saucisse grillée avec les lentilles, les pruneaux avec le riz au lait et d'employer la soude pour notre lessive; nous invitons les auteurs de ces recettes, quand ils viendront à Munich, après la paix, à continuer la discussion au Hofbräuhaus-Skeller. »

Doktoren à turban. — La germanisation de l'Université de Constantinople est maintenant à peu près complète.

Le doktor Nord, premier drogman du consulat allemand, y enseigne le droit européen. Il a commencé son cours le 8 novembre à Péra, dans la maison de l'Union française, sans doute par une conférence sur la neutralité belge.

Le doktor Lehmann enseignera l'histoire ancienne; — le doctor Obst, de Marbourg, la géographie; — le doktor Penck, de Leipzig, la géologie; — le professor Zavaick, de Würzburg, l'océanographie.

Chaque professeur est doublé d'un assistant turc qui traduit et débite le cours du professeur.

Les timbres de Venizel. — Depuis quelques mois, on rencontre dans la circulation postale des timbres oblitérés, à l'encre grasse, de la façon suivante : Venizel.

Au premier abord, l'analogie nous faisait penser au grand patriote, à l'ami de la France, dont on parle tant en ce moment. Venizel, Venizelos, la similitude de noms est presque complète, et d'ailleurs Venizelos se prononce Venizel.

Finalement, on a appris que Venizel était un tout petit village de l'Aisne, près de Soissons, où, de par les nécessités de la guerre, un bureau de poste « de fortune » a été installé dans la gare du chemin de fer et qui oblitére ses timbres avec un des cachets de la gare. Forcément, ces oblitérations « à la Venizel » nous sont très sympathiques et les collectionneurs les recherchent à l'envi.

Paris pittoresque. — Entre les deux communiqués quotidiens, quelques petits troupiers et vieux ouvriers de Belleville et de Ménilmontant s'en vont attendre aux Buttes-Chaumont, en pêchant à la ligne.

Autour du lac, tout en « trempant du fil dans l'eau », ils échangent à voix basse des nouvelles de leurs fils et de leur petit-fils qui sont sur le front. Ils pêchent pour rire, sans doute? Du tout. Ils emportent du lac des fritures abondantes, voire des tanches et des carpes, car l'aquarium du Trocadéro repeuple à pleins tonneaux le lac des Buttes comme les rivières de France. Ils payent un droit à la ville, qu'ils récupèrent largement par leurs pêches.

Et ils « tiendront » tant qu'on voudra.

VARIÉTÉS

Le Diable et la Mégère

(Légende serbe.)

Un homme voyageait avec sa femme; arrivés à une prairie tout récemment fauchée, l'homme dit : « Femme, vois comme cette prairie a été joliment fauchée! — Es-tu aveugle? répondit-elle. Ce n'est pas fauché, mais bel et bien tondus à coups de ciseaux! — Par Dieu! femme, qui donc s'amuserait à tondre un pré? C'est fauché, on voit encore les traces de la faux. » Et l'un soutenant qu'il était fauché, l'autre qu'il était tondus, ils se querellèrent et le mari gifla sa femme en lui ordonnant de se taire; mais elle se mit à crier : « Tondus! tondus! tondus! » En marchant à reculons, pour suivre des yeux son mari qui la poursuivait, elle tomba dans un trou dissimulé par les herbes, et dégringola jusqu'au fond.

« Tu ne l'as pas volé! » s'exclama le mari, et il s'en alla sans même jeter un regard dans le trou. Quelques jours après, cependant, il s'apitoya et pensa : « Je vais la retirer si elle est encore en vie. Elle est méchante, il est vrai, mais on ne se refait pas, et elle s'amendera peut-être. » Prenant une corde il la jeta dans le précipice et cria à sa femme de bien la saisir, puis, la sentant tendue, il se mit à tirer. A sa grande surprise, au lieu de sa femme il vit émerger un diable, noir d'un côté, mais tout blanc de l'autre, comme un agneau.

L'homme effrayé allait lâcher la corde quand le diable supplia : « Ne me lâche pas! sois mon frère! et tue-moi plutôt que de me laisser retomber. » Une fois sauvé, le diable demanda à l'homme par suite de quelles circonstances il avait jeté cette corde et ce qu'il cherchait dans ce trou; celui-ci lui conta l'aventure de sa femme : « Quoi, pobratime (frère d'élection), c'est là ta femme, et tu as pu vivre avec elle! Et tu voulais la sauver! Moi, je suis tombé il y a quelque temps dans le trou; d'abord je ne m'y trouvais pas très à l'aise, et à la fin je m'y étais à peu près habitué. Mais depuis que ta maudite femme est tombée chez moi, sa rage a failli me tuer. J'ai dû me blottir dans un tout petit coin, et tu vois que le côté de mon corps tourné vers elle est devenu tout blanc sous ses coups. Par Dieu, laisse-la où elle est, et puisque tu m'as tiré de ses griffes, je vais te donner un talisman. »

Il cueillit une certaine herbe, la donna à l'homme et dit : « Prends cette herbe. Je vais entrer dans le corps de la fille du roi; médecins, popes, moines, accourront pour la guérir et me chasser. Mais je ne sortirai qu'à ta venue; tu te présenteras comme médecin et dès que tu auras fait respirer à l'enfant la fumée de cette herbe, je la libérerai. Le roi te donnera sa fille en mariage et tu règneras avec lui. » L'homme prit l'herbe et s'en alla.

Quelque temps après, ayant appris que la fille du roi était malade, il se rendit au palais. Les médecins étaient très affairés; les popes, les moines et les évêques récitèrent des patenôtres et priaient le diable de sortir; mais le diable criait à tue-tête et se moquait d'eux, par la bouche même de la princesse.

L'homme avec son sac fut conduit à la reine qui, ayant appris de lui qu'il possédait un talisman merveilleux, l'introduisit dans la chambre de sa fille.

Dès qu'il fut entré, le diable lui dit : « C'est toi, mon pobratime? — C'est moi! — Alors fais ton œuvre et je sortirai; mais ensuite ne recommence plus ou gare à toi! » Après cette conversation qui échappa à tous, l'homme brûla son herbe, fit respirer la jeune princesse et le diable s'en alla, suivi bientôt des médecins, tout honteux de leur impuissance.

Le roi et la reine embrassèrent le guerisseur comme leur propre fils, le firent vêtir

royalement et lui donnèrent leur fille avec la moitié du royaume.

Or, il arriva que le même diable entra en possession d'une autre princesse, fille d'un roi voisin et très puissant. Les parents, ayant en vain cherché un remède et informés que le gendre de leur confrère était un fameux médecin, lui demandèrent ses soins, offrant en récompense tout ce qu'il voudrait. Mais l'homme, se souvenant des menaces du diable, refusa tout net, sous prétexte qu'il avait abandonné l'art de guérir. Toutefois le père de la malade ne se tint pas pour battu ; il menaça son voisin d'une guerre s'il n'avait pas satisfaction, et le gendre, après beaucoup de résistance, dut s'exécuter.

Quand il arriva près de la princesse malade, le diable s'écria : « Ah ! mon probatime, que viens-tu faire ici ? Je t'ai pourtant assez recommandé de ne plus courir après moi ! »

« Eh ! frère, répondit l'autre, je ne suis pas venu pour te chasser, mais pour m'entendre avec toi sur ce que nous allons faire. Ma femme, hélas ! s'est sauvée du précipice et court après nous. Pour moi, passe encore, mais que va-t-il advenir de toi qui m'as empêché de la sauver ? »

« Quoi, malheureux ! ta femme est libre ! » hurla le diable... De peur, il s'évada immédiatement du corps de la princesse et s'enfuit dans la mer ; depuis il ne revint jamais plus parmi les hommes.

DE LA CHANONIE.

LES ENFANTS SERBES

Beaucoup d'orphelins serbes ont été, comme nous l'avons annoncé, envoyés en France. Débarqués à Marseille, ils ont été répartis entre divers lycées et collèges. Vingt et un ont été désignés pour le lycée Lakanal, à Sceaux, vingt pour le collège d'Apt, trente pour celui d'Aix, onze pour celui d'Annecy.

Mardi, vingt-cinq sont arrivés à Paris, conduits par le professeur serbe, M. Ibrovatz, qui seront placés dans un de nos lycées.

Ils ont été reçus à la gare par les délégués du ministre de l'instruction publique, par le président de l'académie serbe, M. Zujovic, et le ministre de Serbie à Paris, M. Vesnich, qui a prononcé le discours suivant :

« Vous arrivez dans la capitale du plus noble et du plus généreux peuple que l'humanité ait connu. La France vous adopte pendant que votre patrie est en exil. Nous sommes venus vous souhaiter la bienvenue et vous demander en même temps des promesses que vous nous donnerez au nom de tous vos camarades : la première, de ne jamais oublier que chacun de vous représente dans une certaine mesure notre patrie absente ; la seconde, la principale, que vous aimerez ce grand pays avec toute votre ardeur juvénile et que vous emporterez cet amour, doublé de gratitude, dans la Serbie ressuscitée, que vous léguerez non seulement à vos enfants, mais aux enfants de vos enfants. Communions donc, à l'occasion de cette première rencontre, dans un cri affectueux : « Vive la France ! »

Ces belles paroles ont profondément ému tous les assistants.

INFORMATIONS OFFICIELLES

L'impôt sur le revenu. — Avant de se séparer, les deux Chambres se sont mises d'accord sur un texte prescrivant la mise en recouvrement, avant le 31 décembre 1916, de l'impôt général sur le revenu. Les déclarations devront être faites du 1^{er} mars au 30 avril. Des délais supplémentaires, ne pouvant dépasser trois mois à dater de la conclusion de la paix, seront accordés aux contribuables, mobilisés ou non, qui se trouveraient empêchés par un cas de force majeure dûment constaté, de faire la déclaration de leur revenu.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Au gui l'an neuf.

« 1916 »

— An neuf, de mystère vêtu,
Né dans l'angoisse et la souffrance,
Dis-moi, que nous apportent-tu ?
— La délivrance !

— De « dix-neuf cent quinze » meurtri,
Sous les coups d'une horrible engeance,
Quel fut, dis-moi, le dernier cri ?
— Vengeance !

— Sur nos héros, d'Ypre à Belfort,
Qui se tendent leurs mains ouvertes,
Que lances-tu dans l'aube d'or ?
— Des palmes vertes !

— Et sur nos martyrs du devoir
Aux paupières à jamais closes,
Dis-moi, que laisses-tu pleuvoir ?
— Des roses !

— Frêle encor ainsi qu'un oiseau
Au cœur de la forêt française,
Que chantes-tu dans ton berceau ?
— La Marseillaise !

— « Dix-neuf cent seize », ô doux rayon
Qui viens de percer la nuit noire,
Dis-moi, comment te nomme-t-on ?
— Victoire !

THÉODORE BOTREL.

Fantaisies.

LE COQ

L'année dernière, voici comment je m'y suis pris pour perdre mes funestes habitudes de marmotte : j'ai acheté un coq.

Le coq — peut-être l'avez-vous entendu raconter par certains voyageurs — le coq, dis-je, se lève de fort bonne heure, et, dès qu'il est debout, son unique souci est de gueuler comme un âne. Rien de meilleur pour chasser de sa couche un particulier de mon acabit.

J'achetai donc un coq de bonne complexion, et je l'installai sur mon balcon. Mais à peine fut-il là que les voisins se plaignirent. Les cris du volatile perturbaient leurs rêves... paraît-il.

Force me fut d'établir mon gallinacé au cœur même de l'appartement. Mon intention m'ayant remontré que le salon, la chambre, la salle à manger et les W.-C. eux-mêmes n'étaient pas propres à recevoir un pensionnaire de cette espèce, je le reléguai dans les profondeurs du cabinet noir.

Oui, mais voilà, quand il fut dans ce sombre séjour, le bougre ne chanta plus !!!

Qui tire le coq de son lourd sommeil ? C'est l'aurore. Supprimez l'aurore, et le coq devient l'animal le plus apathique de la création. Or, comme l'aurore ne daigne pas pénétrer dans mon cabinet noir, mon damné coq dormait à poings fermés jusqu'à midi et s'abstenait de piailler. Ça ne faisait pas du tout mon affaire... Que pensez-vous que j'ai fait en cette inextricable occurrence ? Je suis un homme pratique, moi, vous savez... je n'y vais pas par quatre chemins...

— Vous avez mangé le coq ?
— Non, monsieur, je n'ai pas mangé mon coq ! Je lui ai acheté un réveille-matin — simplement !

GEORGE AURIOL.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La conscription en Grande-Bretagne.

Le cabinet britannique s'est prononcé, mercredi 29 décembre, pour le dépôt d'un projet de loi imposant le service militaire aux célibataires âgés de dix-neuf à quarante ans.

Les collègues de M. Asquith ont ainsi ratifié l'engagement pris par le premier ministre lorsque fut tentée l'expérience de lord Derby, qui consistait à amener tous les célibataires dont la présence n'était pas indispensable dans les bureaux et les usines, à s'enrôler volontairement pour la défense du pays. « Les célibataires d'abord », avait déclaré M. Asquith, et la majorité du cabinet a considéré que cette promesse devait être tenue.

La nouvelle loi de conscription, qui prouve que la Grande-Bretagne entend pousser la guerre jusqu'au bout, sera, sans doute, déposée à la Chambre des Communes, à la rentrée du 4 janvier.

Une conférence nationale de l'Inde.

Dix mille délégués, venus de toutes les provinces de l'Inde, se sont réunis en une conférence nationale à Bombay.

Ils ont acclamé la mère patrie et déclaré qu'ils étaient fiers du rôle que les Indes jouent dans la grande lutte. Ils espèrent que l'affirmation spontanée de leur loyauté détruira à jamais tout sentiment de méfiance et de suspicion entre les peuples des Indes et leurs gouvernants.

La révolution en Chine.

Après avoir télégraphié le 23 décembre au gouvernement de Pékin pour lui demander de renoncer au projet de rétablissement de la monarchie « qui mettrait en danger la prospérité du pays », le gouverneur militaire de la province du Yunnan — province du Sud, de 12 millions d'habitants — a proclamé l'indépendance de cette province, déclarant que Yuan-Chi-Kai a violé son serment constitutionnel.

De nombreuses troupes du nord de la Chine sont transportées dans le Sud.

Le torpillage de l'« Ancona ».

On connaît aujourd'hui la réponse autrichienne à la seconde note de protestation des Etats-Unis contre le torpillage du paquebot *Ancona*.

Le gouvernement austro-hongrois plaide longuement les circonstances atténuantes, s'efforçant d'attribuer la mort des personnes qui périrent dans le naufrage, à « l'attitude coupable de l'équipage ! ». Néanmoins il conclut en annonçant que le commandant du sous-marin a été puni pour avoir refusé assistance aux passagers en détresse.

Les Etats-Unis qui avaient demandé le démenti du crime de l'*Ancona* jugeront-ils ces excuses suffisantes ?

PAROLES FRANÇAISES

Fiez-vous à un soldat qui, passant près d'un supérieur blessé, le salue d'un geste fervent, avec un regard où s'allument à la fois le respect et la fureur.

Pour juger les Italiens, les Allemands auraient dû se souvenir que l'Italie du ciel bleu est aussi celle des tremblements de terre.

Celui que son âge soustrait à la guerre ajoute à la rancœur d'être trop vieux pour se battre le regret de ne même pas savoir si, plus jeune, il se serait bien battu.

ALBERT GUINON.

LE BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

envoie ses meilleurs vœux
à tous ses lecteurs.

1916.

L'Appel de la Classe 1917

DISCOURS DU GÉNÉRAL GALLIENI ministre de la guerre

Voici, d'après le *Journal officiel*, le texte de l'éloquent discours prononcé au Sénat, par le général Gallieni, ministre de la guerre, au sujet de l'incorporation de la classe 1917.

Ce discours a soulevé l'enthousiasme de la Haute Assemblée, qui en a voté l'affichage par acclamation.

M. le général Gallieni, ministre de la guerre. Messieurs, je suis profondément reconnaissant aux orateurs qui viennent de descendre de cette tribune. Ils ont tous tenu à reconnaître la bonne volonté de l'homme qui est ici devant vous, pleinement conscient des difficultés du rôle qui lui a été attribué, mais qui n'a pas cru devoir s'y soustraire, en dépit de l'âge et des forces, qui ne sont déjà plus intactes, parce que aujourd'hui, personne n'a le droit de refuser ses services quand on les lui demande. (*Très bien ! très bien !*)

Il y a là, de plus, un témoignage précieux de la collaboration que le Sénat veut bien donner au ministre de la guerre. Cette collaboration est indispensable, et, au-dessus d'elle, est indispensable aussi le contrôle du Parlement, s'affirmant avec la fermeté et la sévérité qui conviennent dans les circonstances présentes. (*Très bien ! et applaudissements.*)

Aujourd'hui, messieurs, vous le savez, les individualités ne comptent pas (*Très bien ! très bien !*) ; une seule chose compte, le salut du pays, qui exige que, au premier signe de défaillance, les faibles et les incertains fassent place à d'autres plus résolus et plus prompts à courir au-devant des responsabilités nécessaires. (*Nouvelle et vive approbation.*)

Messieurs, le ministre de la guerre entend exercer autour de lui, sans aucune considération de personne, l'action la plus énergique. Il comprend que cette action doit s'exercer également sur lui-même. Cette action est nécessaire, il la réclame. (*Très bien !*)

Votre commission de l'armée a su la stimuler, parlant avec fermeté et rudesse, poussant partout ses recherches et ses investigations, harcelant les hommes qui ont le pouvoir et, par conséquent, les responsabilités. (*Nouvelle approbation.*)

Il est certain que lorsque les rapports de votre commission de l'armée pourront être publiés, ils constitueront un document qui attestera la part que la nation, par l'intermédiaire de ses représentants, a voulu prendre à la lutte grandiose qui se déroule depuis dix-huit mois.

Messieurs, je viens aujourd'hui vous demander, en parfait accord avec le général commandant en chef, l'appel de la classe 1917. Je vous demande cet appel pour le 5 janvier.

Il n'y a là, j'ai hâte de vous le dire, qu'une mesure de précaution, qu'une mesure de prévoyance ; mais l'imprévoyance, à la guerre, est une faute, pour ne pas dire plus. Elle engage gravement la responsabilité des chefs d'armée et des chefs de gouvernement. (*Très bien ! très bien !*)

La classe 1917 doit être prête, instruite et entraînée pour le mois de mai. Voilà le fait. Il n'y a pas de considération en dehors de celle-là. Je suis donc persuadé, messieurs, que vous voudrez bien me donner la classe 1917 pour la date que je vous ai indiquée.

Cette classe n'est qu'une partie minime des immenses ressources que la France a mises sur pied à l'occasion de cette guerre. Et je comprends ici la préoccupation de votre rapporteur ainsi que de plusieurs des membres de votre commission de l'armée. Toutes ces ressources sont-elles recensées ? Sont-elles utilisées au mieux de la défense nationale ?

Tous nos efforts tendent à répondre à vos desiderata. Mais, au fur et à mesure que la guerre se prolonge, il faut savoir reconnaître la complexité du problème qui s'impose à nous. Aujourd'hui, l'administration de la guerre s'étend sur tout. Il est peu de branches de la

vie nationale qui ne lui soient rattachées. Tâche redoutable, à laquelle, je ne vous le cache pas, il serait difficile de faire face, si nous ne rompiions avec les errements administratifs du temps de paix. (*Vifs applaudissements.*) Tâche multiple et complexe qui ne saurait s'accommoder de cette centralisation ou, au contraire, de cette peur des initiatives et des responsabilités. (*Nouveaux et vifs applaudissements.*) de cette servilité au texte des règlements, que nous avons puisée dans les traditions d'une administration assurément honnête et respectable, mais trop routinière. Ce qui importe avant tout aujourd'hui, c'est d'assurer le ravitaillement de nos armées en hommes et en ressources de toute espèce.

Mais, pour assurer ce ravitaillement, il faut organiser la production nationale, intensifier le travail des usines, stimuler le commerce, faciliter les travaux agricoles, en un mot développer au maximum la vie économique du pays, qui est intimement liée à la défense nationale. (*Très bien ! très bien !*)

Pour cela, il faut que nous puissions prendre sur place et en temps voulu toutes les mesures nécessaires pour parer aux besoins qui sont signalés ; il faut que les autorités militaires locales, en parfait accord avec les autorités civiles, puissent prendre d'urgence, et surtout sans en référer à l'administration centrale, toutes les mesures imposées par les circonstances, et qui ont pour objet de satisfaire constamment aux demandes de l'armée et du pays.

Que trouvons-nous aujourd'hui ? (*Très bien !*) D'une part un ensemble de besoins qu'il s'agit de recenser, de classer par ordre d'urgence ; d'autre part, un ensemble de ressources quelquefois nombreuses, quelquefois limitées, un ensemble de bonnes volontés qu'il s'agit d'employer pour faire face à tous ces besoins.

Et ici, je me demande si les textes qui président à l'appel et à l'emploi des hommes et des ressources du pays ne sont pas de nature à nous gêner quelquefois, et si je ne serai pas amené à vous demander de modifier ces textes, de manière à les rendre plus simples et moins rigides. (*Très bien ! très bien !*)

Je m'en réfère à ce qui a été fait dernièrement pour les travaux agricoles. Quelques jours après mon arrivée au ministère de la guerre, j'ai dû, pour faciliter ces travaux, envoyer des instructions impératives par télégramme à tous nos commandants de région et de dépôt. Ces instructions prescrivaient notamment l'octroi de permissions de quinze jours et l'organisation d'équipes agricoles. Les hommes sont bien partis ; mais quand ils sont arrivés dans les localités désignées, le temps était mauvais et ils n'ont pu travailler. Nos commandants de dépôts s'étaient donc conformés aux textes, s'étaient donc conformés aux ordres reçus, mais le but proposé n'était pas atteint, le travail agricole n'était pas exécuté.

D'accord avec M. le ministre de l'agriculture, nous avons pensé qu'il fallait entrer dans une voie nouvelle.

Aujourd'hui fonctionnent des commissions départementales, où siègent le préfet, le général commandant ou son représentant et le directeur de l'agriculture. En relations constantes avec les autorités locales jusque dans les plus petites communes, ces commissions se font soumettre les demandes et prennent immédiatement sur place toutes les mesures nécessaires en ce qui concerne les hommes, les animaux, les voitures, pour parer aux besoins signalés.

J'espère que cette organisation nouvelle donnera satisfaction à l'agriculture. (*Très bien !*)

Je me demande si nous ne pourrions pas, dans des proportions beaucoup plus vastes, créer une organisation analogue pour la satisfaction de tous les autres besoins intéressant la vie économique qui, comme je vous l'ai dit, se confond aujourd'hui avec la défense nationale. (*Nouvelles marques d'approbation.*)

Je n'ai pas besoin de vous dire que, depuis deux mois, je me suis efforcé de tenir le plus grand compte des desiderata de votre commission de l'armée ; je me suis appliqué, d'une part, à renforcer les unités de l'avant, à veiller à ce que tout homme apte par son âge et son physique à partir pour le front ne puisse échapper à sa destination, et, d'autre part, à soulager les finances du pays en diminuant les états-majors des places (*Très bien !*) les commissions des gares (*Très bien !*), les services divers, de manière à ne plus conserver pour la défense nationale que les hommes réellement utiles. (*Très bien ! très bien !*)

Ce travail se continue sans relâche, et je puis dire qu'il n'existe aucune considération de personne, aucun intérêt privé qui m'empêche de poursuivre la tâche que je me suis imposée. (*Très bien ! très bien ! et applaudissements.*)

L'honorable M. Paul Strauss a appelé mon attention sur la nécessité d'entourer l'appel de la classe 1917 de toutes les précautions qu'imposent les règles de l'hygiène. J'ai pris note de tous les points indiqués par lui, et vous pouvez compter sur la vigilance de M. le sous-secrétaire d'Etat du service de santé ainsi que sur la mienne pour veiller à ce que nos instructions soient strictement appliquées. (*Marques d'approbation.*) Généraux, commandants de dépôts, médecins doivent savoir que leur responsabilité est engagée sur ce point, et ils n'auraient aucune excuse, si, par leur négligence, les jeunes gens de la classe 1917 ne recevaient pas tous les soins dont ils doivent être entourés.

M. Brager de La Ville-Moysan. Et si les locaux ne sont pas aménagés ? (*Rumeurs à gauche.*)

M. le ministre. On s'en occupe activement. Messieurs, j'ai terminé. La France, il y a dix-huit mois, voulait la paix, elle voulait la paix pour elle et pour les autres. Aujourd'hui elle veut la guerre. (*Très bien ! et applaudissements répétés.*)

M. Clemenceau, président de la commission de l'armée. « Jusqu'au bout. »

M. Henry Chéron. Voilà une noble parole !

M. Henry Bérenger. Oui, « jusqu'au bout ! »

M. Ranson. Jusqu'à la victoire de la justice.

M. le ministre. Elle la veut de toute son énergie, elle y applique toutes ses forces, toutes ses ressources, elle y emploie tous ses enfants, les vieux, les jeunes, les femmes elles-mêmes. Celui-là qui, dans la rue ou dans l'atelier, prononce le mot « paix » est considéré comme un mauvais citoyen (*Nouveaux applaudissements*), et il voit s'élever contre lui les protestations indignées de tous, des blessés fiers de leurs membres mutilés, des veuves qui ne pleurent pas leurs morts, mais qui demandent qu'ils soient vengés (*Applaudissements*).

Les jeunes gens de la classe 1917 sortent à peine de l'adolescence. Ils vont partir au plein cœur de l'hiver. N'importe. Ils partent confiants avec sur leurs jeunes visages cet air de résolution qui est aujourd'hui la caractéristique de tous les Français (*Nouveaux applaudissements*) et que je connais bien pour l'avoir vu moi-même briller d'un éclat inoubliable dans les yeux de nos Parisiens, alors qu'en août et en septembre 1914, ils assistaient aux préparatifs de la grande bataille dont, ils le savaient, dépendait le sort de la France. (*Vifs applaudissements.*)

La classe 1917 va partir, et la nation l'accompagne (*Très bien !*), et la nation entend exiger, que fassent leur devoir tous ceux qui, à un titre quelconque, ont la charge et la responsabilité d'accueillir ces jeunes gens, de les maintenir dans un bon état physique et moral, de les instruire, de les préparer pour la grande lutte qui ne se terminera que lorsque la France, d'accord avec ses alliés, dira : « J'ai obtenu pleine et entière satisfaction, je m'arrête. Je reprends mon œuvre de paix. » (*Applaudissements unanimes et prolongés.*) — Les sénateurs, debout, acclament M. le ministre de la guerre.)

L'affichage.

MM. Couyba, comte d'Elva, Henry Bérenger, Le Hérisse, et un très grand nombre de leurs collègues. Nous demandons l'affichage du discours de M. le ministre de la guerre.

M. le président. Je consulte le Sénat sur la proposition d'affichage.

Il n'y a pas d'opposition... L'affichage du discours de M. le ministre de la guerre est ordonné. (*Applaudissements.*)

Le projet de loi est adopté à l'unanimité.

LA GUERRE AÉRIENNE

L'aviation française en Orient.

Les premiers éléments d'aviation ont débarqué à Salonique le 19 octobre. Le 31 octobre, la première escadrille entreprenait ses reconnaissances dans la région de Guevgueli. Peu à peu, les autres escadrilles arrivèrent.

L'aviation est particulièrement difficile en Macédoine, les champs d'atterrissage sont à peu près inexistant, le terrain est très montagneux et les pilotes ont couramment à franchir des crêtes de 1,600 à 1,800 mètres abruptes et sur lesquelles une panne ne pardonnerait pas. Au passage de ces crêtes, ils sont fusillés à faible hauteur par la couverture bulgare ou par les comitadjis. Ils doivent également survoler des vallées encaissées au-dessus desquelles les remous sont très brusques et très violents. De plus, le froid est très vif, il atteint fréquemment 20°. Enfin, l'absence de routes rend le ravitaillement malaisé.

Néanmoins, les aviateurs ont poussé des reconnaissances jusqu'à 120 kilomètres à l'intérieur des lignes bulgares. Dans le seul mois de novembre, ils n'en ont pas fait moins de 54. Ils ont recueilli de précieuses observations.

Ils ont bombardé des campements et des cantonnements importants, et ces bombardements ont produit de gros effets, notamment celui du 24 novembre sur Stroumitza.

Grâce à la T. S. F., les observateurs ont pu faire, également, d'utiles réglages d'artillerie. Pour aider les aviateurs, un service aérologique a été organisé : il publie chaque jour trois bulletins donnant jusqu'à 3,000 mètres la vitesse du vent et la hauteur des nuages.

Les exploits de l'aviation française ont inspiré une grande admiration à l'armée et au peuple grecs.

Le 28 décembre, quatre avions allemands ont dirigé une attaque contre un des aérodromes britanniques. Deux d'entre eux seulement ont atteint leur objectif, mais ils n'ont pas causé de dégâts. Un avion britannique a été abattu.

SUR MER

Combat naval dans l'Adriatique.

Une division navale autrichienne étant sortie de Cattaro pour bombarder Durazzo, des escadrilles alliées se sont portées à sa rencontre.

Le destroyer autrichien *Lika* a sauté sur une mine. Le destroyer *Triglav*, du même type, a été détruit par les escadrilles alliées.

Les autres bâtiments ennemis, poursuivis, se sont enfuis vers leur base.

Le *Lika* était un contre-torpilleur de 800 tonnes, filant 33 nœuds et portant deux canons de 100 millimètres, six de 70 et deux de 53. Le *Triglav* est du même type. Ils faisaient partie d'une série de six bâtiments les plus modernes de la flotte autrichienne.

Au cours du combat, le sous-marin français *Monge* a été coulé par un croiseur ennemi devant Cattaro; une partie de l'équipage a été sauvée.

Un sous-marin français a torpillé et coulé dans l'Adriatique un transport de matériel.

EN ZIG-ZAG

En Lorraine annexée, à la veille d'une élection, un sous-préfet allemand entre chez un fermier et lui remet une liasse de professions de foi, des journaux, de tracts. Le fermier remercie gravement; puis, plus gravement encore, il dit à sa femme :

— Femme, serre cela dans l'armoire. Voilà de quoi lire... cet hiver.

Et l'élection est dans huit jours ! « Quelle stupidité campagnarde ! », se disait le « Kreis-direktor ». La finesse de l'ironie lorraine lui échappait, comme elle échappera toujours à tout Allemand.

Je voudrais d'un Germain être la bien-aimée. Il me dirait : Gretchen ! Lieschen ! noms délicats. J'aurais dans tous les temps une haleine embaumée. Par la choucroute au cervelas.

Petit théâtre de la guerre.

LA SAINT-SYLVESTRE

M. et M^{me} Schultze, bourgeois de Berlin, ont réuni quelques amis à dîner, le soir de la Saint-Sylvestre, pour fêter avec eux l'entrée dans la nouvelle année. Le repas fut somptueux : omelette artificielle, beurre artificiel, saucisses artificielles, rien n'y manquait, et l'oisie était représentée par la jeune fille de la maison. On a chanté des psaumes. Les convives sont ravis.

1^{re} BOCHE. à M^{me} Schultze. — Vous nous avez offert un dîner splendide, kolossal et patriotique.

2^e BOCHE. — Cette nourriture chimique et vraiment allemande était délicieuse.

3^e BOCHE. — Et ce festin a dû vous coûter gros.

M. SCHULTZE. — C'est vrai... mais que voulez-vous ? Nous ne reculons devant aucun sacrifice quand il s'agit de réunir des amis et de célébrer nos victoires. Car enfin, il n'y a pas à dire, l'Allemagne est victorieuse « uber alles ! »

4^e BOCHE. — Victorieuse en Belgique.

5^e BOCHE. — Victorieuse en France.

6^e BOCHE. — Victorieuse en Russie.

1^{re} BOCHE. — Victorieuse en Serbie.

2^e BOCHE. — Victorieuse partout !

M. SCHULTZE. — Oui, meine Herren, nos adversaires sont écrasés. Il n'en reste plus miette, pour ainsi parler. Aussi, nous n'avons rien de mieux à souhaiter pour la nouvelle année.

3^e BOCHE. — Rien du tout.

4^e BOCHE. — Absolument rien.

5^e BOCHE. — Rien de rien.

6^e BOCHE. — Ou du moins très peu de chose...

M. SCHULTZE. — Que nous pourrions exprimer, à la rigueur, de la façon suivante... Tous, en chœur. — Ah si seulement les ennemis voulaient nous demander la paix !

C. F.

LA CUISINE DU TROUPIER

Salade de bœuf de conserve (singé).

Faire cuire des pommes de terre à l'eau, les éplucher, les couper en tranches, les assaisonner en salade en y ajoutant un peu d'eau chaude. Opérer de même pour le « singé », sans y mettre d'eau, en forçant en oignons ou échalotes hachées et fines herbes. Dresser dans les gamelles par couches successives et arroser d'un peu de vinaigre.

(Reçu du front.)

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est une graminée.
Mon second n'est pas vicié.
Mon trois est une ville de France.
Mon quatre est un contentement.
Mon tout verra la victoire.

Anagramme.

Je suis l'insigne de la royauté ; changez-moi, je deviens fantôme.

SOLUTIONS DU N° 162

Charade.

Gare
Gant
Tu
A
= Gargantua.

Croix.

V
A
A R R A S
S
O
V
I
E

BLOC-NOTES

— Le général de Castelnau, après avoir inspecté les positions de Salonique, et rendu visite au roi de Grèce, est rentré en France.

— Les troupes hindoues ont quitté la France. Le roi d'Angleterre leur a adressé un message où il remercie chaleureusement ce corps de ses brillants services.

— Tous les officiers qui ont fait, l'an dernier, la campagne de Lorraine viennent de recevoir une petite plaquette en argent ou en vermeil, œuvre du maître lorrain Victor Prouvé, offerte par la ville de Nancy à ses défenseurs.

— Le grand-duc Georges Michailovitch est parti pour Tokio afin de présenter au mikado les félicitations du tsar à l'occasion de son couronnement.

— Le duc de Loubat, membre associé américain de l'Académie des inscriptions, vient de faire un don de 40,000 fr. à l'Institut pour ses œuvres de guerre.

— M. Max, bourgmestre de Bruxelles, prisonnier en Allemagne, a été transféré dans une citadelle près de Hanovre.

— Les recettes des éprouvés de la guerre ont atteint à Paris et dans les départements la somme de 3,738,000 fr.

— M. Carnégie a envoyé à la commission de secours de Bruxelles un premier don de 60 millions : il a adressé également au fonds de secours des prisonniers de guerre belges en Allemagne, une somme qui permettra la remise de 50 fr. en espèces à chaque prisonnier.

— Un des meilleurs aviateurs brésiliens, M. Edie Chabes, de Sao-Paulo, va s'embarquer dans quelques jours pour la France, où il veut prendre du service dans le corps de l'aviation.

— La fabrique de produits chimiques Lehrburger, à Haunstetten (Allemagne), qui travaillait pour l'armée, vient d'être complètement détruite par un incendie. Les pertes sont énormes. Un seul petit bâtiment a été épargné.

— On annonce la mort, à soixante huit ans, de M. de Ramel, ancien député du Gard, et celle de M. Amédée Montané, avocat, ancien député de la Haute-Garonne, qui a succombé à l'âge de quatre-vingt-six ans.

— Les banques suisses ont refusé d'acheter des traites allemandes, la valeur du mark étant inférieure à celle du franc.

— Le conseil municipal de Louvain a décidé la reconstruction des quartiers détruits et du palais de justice.

— Le conseil de guerre de Clermont-Ferrand a condamné à mort le soldat Allard, du 131^e d'infanterie, et le soldat Deschamps, du 2^e d'infanterie, qui, à la veille de la bataille de Champagne, avaient provoqué sur eux-mêmes la formation d'abcès nécessitant leur évacuation.

— Le conseil municipal de Paris a voté un crédit spécial pour permettre aux coopératives d'ouvrir soixante boucheries de viande frigorifiée dans Paris.

— M. Bryan, ancien secrétaire d'Etat des Etats-Unis, qui devait rejoindre en Europe l'expédition pacifiste de M. Ford, a renoncé à ce voyage à la suite du fiasco complet de la mission.

— Le nom de Paul Déroulède sera donné à une rue de Paris.

— La chambre de commerce de Melun vient de mettre en circulation pour 100,000 fr. de coupures de 2 fr., 1 fr. et 50 centimes, destinées à remédier à la pénurie de petite monnaie.

— Les pertes totales en chevaux et en bétail dans la Prusse orientale, par suite de l'invasion russe, ont été de 135,000 chevaux, 250,000 têtes de gros bétail, 200,000 porcs, 50,000 moutons, 10,000 chèvres, 600,000 poules et 50,000 oies.

— Le *Journal de Genève* annonce que des milliers de femmes ont défilé dans les rues de Berlin au cri de *Brod und Friede!* (du pain et la paix) ; elles ont été dispersées par la police à cheval.

— La police secrète américaine possède des preuves établissant que les Allemands avaient prémédité de faire sauter le canal de Panama.

LES USINES DE GUERRE

Le bon emploi de la main-d'œuvre

Plus la guerre se prolonge, plus se compliquent les problèmes industriels qu'elle soulève. On en comprend facilement la raison : il faut que l'industrie subviennent vite aux besoins énormes des armées en campagne, sans que cependant les effectifs de ces armées soient affaiblis et sans que les fabrications du temps de paix subissent un arrêt complet. La guerre exige qu'avec des moyens réduits on fasse plus qu'en temps de paix, alors qu'on disposait de toutes ses ressources, et que le Nord et l'Est de la France étaient en plein travail. De là des difficultés sans cesse renaissantes dont il faut trouver tout de suite la solution : telles soit, par exemple, la question des transports, la question du fret maritime, la question des matières premières, et tant d'autres, parmi lesquelles, au premier rang, se place la question de la main-d'œuvre.

Avant tout, comme nous avons eu déjà l'occasion de l'exposer ici, il faut se procurer de la main-d'œuvre. A peine en a-t-on trouvé, qu'il faut recommencer à en chercher ; les besoins augmentent sans cesse. Pour ouvrir de nouvelles usines, pour agrandir celles qui existent, pour adapter aux industries de guerre des ateliers qui fabriquaient jusqu'à présent d'autres produits, une quantité de main-d'œuvre toujours croissante est nécessaire. Il n'a pas suffi de joindre aux ouvriers non mobilisés ceux que le ministre de la guerre a pu rappeler du front ou des dépôts. Il en fallait bien davantage. On a donc eu recours à la main-d'œuvre coloniale, et surtout à la main-d'œuvre féminine. Le nombre des femmes employées dans les usines augmente journellement. C'est d'ailleurs une solution à laquelle les nations belligérantes se sont toutes trouvées amenées. En Angleterre, non seulement un grand nombre de femmes travaillent dans les usines, mais elles ont aussi remplacé, dans une quantité d'emplois, les hommes partis aux armées ou devenus ouvriers pour la guerre. En Allemagne, on évalue à deux cent mille les femmes employées dans les usines de guerre, sans compter toutes celles qui, comme en Angleterre et en France, suppléent dans leurs emplois les hommes absents.

La main-d'œuvre ainsi recrutée manque entièrement de préparation et d'expérience.

Si, avant d'être utilisée, il lui fallait passer par un apprentissage, il s'écoulerait, entre le moment où elle est recrutée et celui où elle peut servir, un temps mort, très préjudiciable à l'intérêt public. Heureusement il n'en est pas ainsi. Pour le travail des usines de guerre, une préparation technique, en général, n'est pas indispensable. Les manœuvres n'en ont pas besoin, et dans les fabriques d'obus ou d'explosifs les ouvriers ou ouvrières nouvellement arrivés savent en quelques jours ce qu'il faut pour s'acquitter de leur tâche.

C'est là, comme on sait, un des traits caractéristiques de l'industrie actuelle, et qui va s'accroissant de plus en plus. La machine, et en particulier la machine-outil se substitue à l'homme toujours davantage. La part de l'initiative de l'ouvrier ou de son savoir devient de plus en plus petite. Il est accolé et subordonné à la machine. Il n'a, le plus souvent, qu'à en surveiller la

marque. Son intelligence n'a guère à s'employer ; il suffit de son attention régulière. A vrai dire, toute l'intelligence que supposent des opérations souvent délicates se trouve réalisée et incorporée dans la structure de la machine.

Il subsiste, cependant, dans les industries de guerre, des travaux pour lesquels une instruction professionnelle est nécessaire. On apprend très vite à surveiller un tour ou à vérifier des obus : on ne peut pas s'improviser ajusteur. Il faut donc, dans ces usines, des ouvriers qualifiés. Si l'on considère la totalité de la main-d'œuvre, ce n'est sans doute qu'une faible partie ; mais l'intensité de la production est telle, que le nombre de ces ouvriers qualifiés dont on a besoin est relativement considérable. Comme on ne peut pas en former vite, il est essentiel de tirer le meilleur parti possible de ceux qu'on a sous la main. On fait donc, en ce moment, dans les usines de guerre, un recensement exact des ouvriers, mobilisés ou non, qui sont spécialistes pour ces travaux dont la main-d'œuvre inexpérimentée est incapable.

Comme l'a dit en termes saisissants le ministre anglais des munitions, M. Lloyd George, un ouvrier qui fait un travail qu'un autre moins préparé pourrait faire comme lui, et qui ne va pas faire un travail qu'un autre ne peut pas faire à sa place, ne produit pas tout ce qu'il devrait produire. En outre, son absence peut paralyser toute une fabrication, parce qu'une opération nécessaire qui n'a pas lieu suffit à arrêter toute une série d'opérations et, par suite, une quantité de main-d'œuvre recrutée à grand peine court risque de rester inutilisée. Au contraire, si l'ouvrier qualifié se trouve là où ses connaissances professionnelles sont exigées, la fabrication se poursuit sans perte de temps, et même ces ouvriers qualifiés, à qui les machines sont familières, peuvent servir d'instructeurs, ou, si l'on veut, de contremaîtres, pour les ouvriers inexpérimentés des deux sexes.

Il importait donc de distribuer méthodiquement les divers éléments de main-d'œuvre dont on dispose. En plaçant ainsi les ouvriers qualifiés chacun à l'endroit où il rendra le plus de services, on réalise un nouveau progrès. A des dispositions qui provenaient souvent du hasard, on substitue une organisation rationnelle. On se rapproche du but poursuivi par les efforts constants du sous-secrétaire d'Etat, qui est d'obtenir le maximum de rendement possible dans les usines avec la main-d'œuvre dont il dispose.

Chez les neutres

La production d'aluminium en Norvège.

On mande de Christiania à l'agence Wolff que la société anonyme « Høyang Faldene Norsk aluminium Company » a reçu l'autorisation d'acquiescer et d'exploiter les mines de Høyang Elts dans le Sogne. Cette entreprise compte produire annuellement 40,000 tonnes d'aluminium. La société est constituée au capital de 12 millions et demi de couronnes. Les banques ont déjà assuré 4 millions tandis que 5 autres millions sont annoncés par des capitalistes norvégiens.

Cette nouvelle est accueillie très favorablement par nos ennemis parce qu'ils espèrent pouvoir accaparer cette production. La plupart des mines de bauxite se trouvant en France, ils devaient commencer à éprouver de sérieuses difficultés à se procurer de l'aluminium.

Le Coton et les Poudres de guerre

L'Angleterre, d'accord avec ses alliés, a déclaré, en août 1915, le coton « contrebande de guerre ».

Cette mesure est destinée à peser lourdement sur l'Allemagne, en l'empêchant de se ravitailler en cette matière première indispensable à la fabrication de ses poudres de guerre.

Le coton est formé, comme chacun sait, de cellulose, qui constitue les poils fins et allongés (bourre) entourant la graine du cotonnier, arbuste cultivé dans le sud des Etats-Unis, autour du golfe du Mexique, en Egypte et dans l'Inde. L'Amérique à elle seule en produit plus de 3 millions de tonnes par an.

La bourre de coton, séparée au préalable de sa graine, et comprimée en balles de 225 kilogr. est expédiée plus particulièrement aux manufactures de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Cette dernière en consomme annuellement, à elle seule, pour une valeur de 600 millions de francs.

Le coton ne sert pas seulement au tissage et à la filature, il entre comme matière essentielle dans la fabrication des poudres modernes de guerre.

Qu'est-ce qu'une poudre de guerre ? Si l'on traite la cellulose du coton, par un mélange d'acides nitrique et sulfurique — deux acides bien connus — on obtient, toute une série de produits nouveaux, de propriétés similaires, que l'on désigne sous le nom collectif de nitro-celluloses.

Il existe un grand nombre de ces produits, plus ou moins riches en éléments provenant de l'acide nitrique — et que l'on appelle pour cette raison produits nitrés — de même qu'il existe des alcools plus ou moins forts. C'est ainsi que le cellulose, bien connu, est un de ces produits provenant de la cellulose. Il en est de même du coton-poudre, qui constitue précisément la base des poudres de guerre et de certaines poudres de chasse dites poudres pyroxyloées, et que les chasseurs apprécient à leur juste valeur.

Le coton-poudre est un explosif d'une grande puissance. On l'utilise en France (sous forme de gallettes comprimées) dans les torpilles sous-marines ; mais on ne peut l'employer directement à cet état, comme poudre dans les canons de fusil, car il brûle avec une rapidité telle que le volume considérable de gaz produit instantanément ferait éclater l'arme sous la brusque pression produite.

En effet, une bonne poudre doit brûler progressivement en « lâchant », pour ainsi dire, peu à peu, les gaz qu'elle produit en brûlant. De même qu'en soufflant dans une sarbacane on pousse progressivement la balle, de même une poudre appropriée doit, en brûlant, imprimer au projectile parcourant le canon de l'arme, une vitesse de plus en plus grande.

Il est évident que si la quantité de poudre contenue dans la cartouche met pour brûler com l'élément précisément le même temps que la balle met à sortir du fusil, on aura utilisé ainsi toute la force « soufflante » de la poudre contenue dans la cartouche. Ce temps est une fraction infime de seconde.

Il y a quelque trente ans, on utilisait seulement la vieille poudre noire (mélange de charbon, de soufre et de salpêtre qui a rendu de grands services aux armées de nos pères. Mais la loi du progrès a obligé les artilleurs à faire porter leurs armes de plus en plus loin ; aussi a-t-on cherché des poudres de plus en plus fortes.

Un savant français, M. Vieille, eut l'idée d'utiliser la force explosive du coton-poudre, dont nous indiquions plus haut les propriétés explosives. Après de minutieux essais, il créa, en 1885, la poudre sans fumée dite poudre B, qui devait révolutionner l'armement moderne.

La poudre « sans fumée » de nos canons comme de nos fusils, n'est pas autre chose que du coton-poudre dissous dans un mélange d'éther et d'alcool, renfermant déjà de la cellulose plus ou moins nitrée. Le produit ainsi obtenu a l'aspect de la gélatine, quand il est encore humide. En le faisant sécher par évaporation, on obtient une matière dure et homogène, qui se laisse facilement étirer et mouler en lanières ou en petits cubes, suivant que l'on veut préparer de la poudre destinée à l'artillerie ou aux cartouches d'infanterie.

Toutes les poudres de guerre, y compris celles de l'Allemagne, sont à base de ce produit.

Si l'on songe aux quantités énormes de poudre que l'on consomme actuellement, aussi bien pour l'infanterie que pour l'artillerie de terre et de mer, on se rend compte de la nécessité dans laquelle se trouve un pays non producteur de coton d'importer, comme l'on dit, cette matière qui ne pousse que dans les pays chauds.

Or les Alliés tiennent heureusement les mers, et le blocus se resserre chaque jour autour de nos ennemis. Aussi l'Allemagne, pour suppléer à l'insuffisance de ses réserves en coton qui s'épuisent, a-t-elle cherché à remplacer le coton naturel par d'autres substances renfermant de la cellulose, telles que le lin, le chanvre, la paille ou le bois qui en renferment de plus ou moins fortes proportions, mélangées à des substances étrangères. Malgré ses recherches, elle n'a pu encore trouver, jusqu'ici, aucun procédé susceptible de lui fournir un produit assez riche en cellulose, assez pur pour remplacer le coton indispensable dans la fabrication des poudres bien préparées, de qualités constantes susceptibles de donner toute la précision nécessaire aux tirs de l'artillerie.

Souhaitons que l'Allemagne en soit réduite bientôt à ses seuls approvisionnements en coton, pour obtenir ses poudres de guerre. Comme elle en consomme mille tonnes environ par jour, le stock de coton qu'elle a constitué — et avant la guerre et depuis le début des hostilités — ne saurait être inépuisable.

On voit quel intérêt il y a pour les puissances de la Quadruple Entente à empêcher rigoureusement le ravitaillement de l'Allemagne en coton. Si le blocus est minutieusement exercé et qu'aucune fissure ne permette à l'ennemi de s'approvisionner de la précieuse « denrée », nous aimons à croire que bientôt la Germanie en sera réduite à traiter un coton de mauvaise qualité — nous allions dire « à filer un mauvais coton » — ou plus exactement à n'en plus « traiter » du tout, si elle ne parvient soit à se procurer par les pays neutres — malgré la vigilance des Alliés — soit à en cultiver elle-même en Turquie d'Asie (en Mésopotamie par exemple), soit enfin à trouver une matière « chimique » susceptible de le remplacer dans la constitution des poudres de guerre.

La Guerre et la Question des Salaires

Dans une conférence faite à l'Alliance d'hygiène sociale, M. Ch. Picquenard, chef du cabinet du ministre du travail, a montré la marche subie par les salaires au cours des seize mois que nous venons de traverser.

En août 1914, c'est la perturbation économique la plus grande, la fermeture des industries et des maisons de commerce. Dans l'industrie, deux millions de travailleurs n'ont plus de salaire. Dans les ateliers ouverts, les heures de travail sont diminuées ou le tarif est abaissé. C'est surtout dans les industries féminines que cette crise sévit de façon intense. Dans le commerce, la réduction des salaires atteint 20 à 50 p. 100, les ventes étant extrêmement réduites. Même réduction pour les domestiques, en raison de la gêne des particuliers. A cette époque, les maisons de commerce, les exploitations industrielles occupent 34 p. 100 de leur effectif. Mais la proportion remonte à 40 p. 100 en octobre, 57 p. 100 en janvier 1915, 63 p. 100 en avril, 74 p. 100 en octobre. Si l'on tient compte que 24 p. 100 des employés sont mobilisés, on voit que le personnel est actuellement presque entièrement rentré en possession de ses occupations.

Voilà maintenant comment les salaires suivent cette progression de l'activité nationale. Dans le commerce, 90 p. 100 des magasins assurent à leurs employés le salaire antérieur. En ce qui concerne l'industrie, le salaire des hommes, sauf pour quelques catégories, est revenu au taux d'antan et même l'a dépassé. Il y a eu souvent aussi substitution du travail aux pièces au travail horaire, d'où intensification de l'industrie et gain supérieur pour le salarié. Pour les femmes, la rémunération du travail est revenue au taux de paix dans la couture et, pour les ouvrières à domicile, la situation s'est très améliorée. Dans les usines de guerre, les femmes ont trouvé des salaires qu'elles ne connaissaient pas jadis.

M. Picquenard a montré que lorsque l'armée

passé un marché avec un industriel mis en surbis, il n'en profite pas pour abaisser les prix et qu'il serait illogique que l'on n'agit pas avec les ouvriers comme envers leurs employeurs. La situation des ouvriers ainsi rappelés dans les usines est d'ailleurs beaucoup moins belle qu'on ne se le figure trop volontiers, sauf quelques rares exceptions. Ils sont payés, en moyenne, 55 à 90 centimes l'heure. Ils travaillent couramment douze heures, souvent la nuit; leurs repos sont rares. Ils leur faut entretenir leur famille, dont l'allocation militaire est supprimée, et cela souvent hors de leur pays. La cherté de la vie aidant, ils n'arrivent fréquemment qu'avec difficulté à boucler leur budget.

Le résumé de cette conférence est donc que depuis le début de la guerre les salaires ont subi un relèvement considérable, qui les a ramenés en grande partie au taux du temps de paix et parfois les a portés plus haut. Aussi une question grave se pose, celle de savoir si cette hausse se maintiendra lorsque la paix reviendra. C'est là une probabilité qui n'engendrera pas de difficultés ni de conflits en présence d'une industrie qui sera forcée à ce moment à une activité considérablement accrue. Au reste, les conflits entre employeurs et employés sont remarquablement rares depuis les hostilités, puisque seize mois de guerre ne fournissent que quatre-vingt-dix-sept grèves, lorsque les douze mois de 1913 en donnaient plus de mille. Il y a là une preuve du désir sincère des patrons et des employés de pratiquer de façon efficace l'Union sacrée.

PEIGNEURS DE LIN

Dans ce quartier très bombardé, une usine continuait à travailler. Cent cinquante femmes y filaient le lin. On supportait les obus. Le métier semblait invincible. Aux heures de tir sur la ville, les ouvrières descendaient dans les caves et, après le danger, revenaient à leur besogne laissée en ordre, reprise calmement. Mais dix-neuf projectiles incendiaires sont tombés en plein travail. Les ouvrières ont dû courir hors de l'usine brusquement enflammée. Les hommes ont déroulé au pas de course les tuyaux de toile et essayé d'éteindre, mais les Allemands tiraient sur la flamme. L'usine brûlée est silencieuse. La main y sent encore la tiédeur des murs. Le volant de la machine blessée est immobile derrière son grand vitrage. Au magasin à lins, les tuyaux des pompes sont encore à terre et leurs lances de cuivre posées devant les braises d'étoiles. On se tient prêt contre le feu s'il reprend. Un obus non éclaté baigne dans un seau d'eau.

Dans les salles des métiers, le dégât est grand. Le choc de l'obus sur ces mécaniques étudiées est irréparable. Cet outillage ne vaut plus que son poids de ferraille. Les obus ont fait aux murs de quatre briques d'épaisseur des œils-de-bœuf. Les veilleurs au feu écoutent si le bruit des éclatements se rapproche. Un sifflement franchit l'usine. Un homme dit :

— Ce n'est pas pour nous. Ça va plus loin. Les salles successives où le matériel est monté dans l'ordre du travail du lin : carderie, préparation, filature, sont ruinées : briques et fers mêlés, des écroulements hérissés, des barres tordues sortant des machines écrasées de gravats.

Le métier ici semble bien vaincu par la guerre.

Non. L'invincible travail n'est pas lassé. Dans le peignage, six vieux ouvriers sont à leur banc. La salle est nette. Ils ont balayé dans les excavations d'éclatement les briques tombées des murs canonisés. Revenus à leur place exacte, les six peigniers continuent leur métier. Le lin sauvé de l'incendie, roussi et mouillé, est étendu sur des cordes. Les hommes traitent le sec sur le peigne à quatre rangs de longues aiguilles. En travail normal, elles doivent retenir les fibres courtes et laisser en main les plus longues qui fileront bien. Le déchet tombe aux étoupes. Un bon peigneur est profitable. Il ne doit abandonner aux étoupes que le moindre poids de lin. Le peigneur à main molle qui laisse au peigne les longues fibres déclassées dans la catégorie à 0 fr. 60 le kilogr. ce qui vaut 1 fr. 50.

Les peigniers de lin brûlé retirent de la fi asse le roussi qui n'a plus de résistance et casserait sur les métiers. Les longues pointes d'acier, luisantes d'usage, font clarté dans les étoupes noires. Les vieux ouvriers répètent leur

geste aîlé d'abattre la fibre sur le peigne. Ils donnent une demi-torsion au milieu de la poignée achevée et la lissent du dos de la main, en vive caresse. Rythmés à leur métier aux gestes invariables, ils balancent les épaules. Aucun parcours de leur bras n'est inutile. Ils pensent lin; ils vivent lin; depuis leur enfance ils travaillent le lin.

Ils disent que c'est un malheur de le travailler brûlé. Ils n'ont pas idée que c'est un héroïsme. Dans la rue, le long du peignage, passe une colonne de soldats anglais qui viennent des tranchées et marchent en sifflant. La semaine dernière, cette troupe au repos campait dans l'usine. Des obus l'y atteignaient. On l'a logée ailleurs. Les ouvriers disent :

— On est plus tranquille. Voués au travail, dans l'usine fracassée, ils continuent leur geste antique. Ils sont enfouis dans l'attention à ce qu'ils font.

Il semble que la mort respectueuse s'arrête devant eux et les regarde sans oser les toucher.

Ce sont de vieux hommes qui aiment leur métier.

PIERRE HAMP.

L'Impôt sur les bénéfices de guerre en Amérique

Le département du Trésor procède à un recensement des fabricants de munitions et de leur production afin d'obtenir des données en vue d'un impôt sur leurs bénéfices si le congrès décidait d'augmenter de cette façon les recettes du Trésor qui paraissent avoir besoin d'être relevées.

Les affaires faites l'année dernière par les fabricants de munitions ont été énormes et leurs bénéfices se sont accrues en proportion. Les établissements métallurgiques sont en pleine activité et travaillent actuellement sur le pied d'une production annuelle de 50 millions de tonnes d'articles d'acier et de 40 millions de tonnes d'articles de fer. On estime qu'il faudra, pour alimenter l'année prochaine les hauts fourneaux, dont beaucoup ont été ralumés et qui fonctionnent à peu près tous à cette heure, de 70 à 75 millions de tonnes de minerai de fer. Environ 525.000 hommes sont employés dans les fabriques de matériel d'armements et de munitions.

En trois mois le prix du fer en gueuses a monté d'environ 35 p. 100 et celui des produits d'acier de 15 p. 100.

L'influence de la guerre sur la production et la consommation du manganèse

Le manganèse est actuellement l'un des plus importants des métaux secondaires. Il joue en effet un rôle considérable dans la préparation des aciers Bessemer et Martin, et surtout il sert à obtenir des aciers à rail et d'autres aciers spéciaux, indispensables pour la guerre, dont il augmente la dureté sans accroître la fragilité. La production mondiale annuelle dépasse 2 millions de tonnes. Les plus grands producteurs sont la Russie (près d'un million de tonnes en 1912) et les Indes (près de 700.000 tonnes la même année).

L'exportation de la Russie et des Indes anglaises a été presque entièrement suspendue, de sorte que l'approvisionnement en manganèse des autres pays, et surtout de l'Allemagne et de l'Autriche, devient très difficile. L'Allemagne, en 1912, avait produit 75.000 tonnes de manganèse, et l'Autriche-Hongrie 23.000 tonnes. Il leur en faut bien davantage.

Explosion dans une Usine allemande

Suivant un télégramme de Copenhague, une grande fabrique de munitions aurait sauté, à Halle; plusieurs centaines de personnes auraient été tuées.

Une autre fabrique de munitions, située près de Bauthen, en Silésie, ville rendue célèbre par la rencontre des trois empereurs, faillit avoir le même sort, mais elle fut sauvée au dernier moment lorsqu'on découvrit qu'elle était minée en plusieurs endroits.

Un certain nombre d'arrestations ont eu lieu dans les deux villes, des ouvriers mécontents étant soupçonnés.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Chef de bataillon CHATEL, 93^e d'infanterie : parti devant sa compagnie en tête de la colonne d'assaut à l'attaque, le 7 juin 1915, a franchi les deux tranchées allemandes et a immédiatement organisé au-delà une ligne de tranchées nouvelles. Au cours du violent bombardement qui a suivi, a pris, son chef de bataillon ayant été blessé, le commandement de la première ligne fortement éprouvée, l'a maintenue sur place malgré des pertes nombreuses, avec beaucoup de courage et d'énergie.

Capitaine POITOU-DUPLESSY, 93^e d'infanterie : a pris, le 7 juin 1915, le commandement de son bataillon dont le chef venait d'être grièvement blessé dans la tranchée allemande. A dirigé la lutte de tranchées de son bataillon avec beaucoup de bravoure et d'énergie, et a organisé la position conquise sous un violent bombardement.

Capitaine DE SINSIRGUE, 293^e d'infanterie : a commandé son bataillon avec la plus grande vigueur, du 24 août au 7 septembre, jour où il a été blessé grièvement au pied en se portant sur la ligne de tranchées pour reconnaître l'emplacement de mitrailleuses ennemies dont le feu était très meurtrier, pendant des combats journaliers, a fait preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid.

Capitaine CAZIN, de l'état-major d'un corps d'armée : a montré, à l'état-major d'une brigade, un courage et un sang-froid à toute épreuve, aux combats des 20, 21 et 22 septembre, où sa brigade a perdu la moitié de son effectif. Affecté depuis à l'état-major d'un corps d'armée, y a fait preuve d'une activité, d'une intelligence et d'un dévouement exceptionnels.

Général MICHELER, commandant un corps d'armée : collaborateur hors ligne. Talent d'organisation, qualités tactiques, sang-froid, bravoure. Au mois de septembre, malgré les attaques allemandes incessantes, a tenu, n'a jamais reculé; a montré qu'il savait également attaquer. Blessé deux fois dans une reconnaissance.

Chef de bataillon CHAUVIN, 82^e d'infanterie : depuis le début des opérations, n'a cessé de commander son bataillon avec un coup d'œil et un sang-froid remarquables. Le 16 février, a pris des tranchées à l'ennemi en lançant à propos une contre-attaque. Blessé grièvement, le 22 juin, en se portant aux tranchées de première ligne.

Capitaine BERTGES, 173^e d'infanterie : chargé de l'exécution d'une contre-attaque, a rempli sa mission avec une fougue et une ténacité remarquables; bien que blessé à la figure, a refoulé l'ennemi, s'est installé sur ses positions et s'y est maintenu.

Capitaine DUBOIS, 173^e d'infanterie : s'est porté en tête de sa compagnie en renfort d'un bataillon fortement engagé, et a su prendre rapidement les dispositions les meilleures pour dégager son flanc droit. A été tué à la tête de son unité.

Capitaine NOEL, état-major d'un corps d'armée : a fait preuve, depuis le début de la campagne, de brillantes qualités militaires, notamment lorsqu'il a été dans les tranchées de première ligne pour pouvoir rapporter au commandement des renseignements plus complets et plus précis.

Capitaine ROUFFET, 304^e d'infanterie : belle attitude depuis le début des hostilités. A été tué à la tête de sa compagnie.

Lieutenant BOUVIER, 173^e d'infanterie : chargé de conduire une contre-attaque, l'a menée avec une intelligence et un courage remarquables. A atteint son objectif, s'est installé sur la position qu'il a conservée et organisée.

Lieutenant DELAMOTTE, 331^e d'infanterie : a fait preuve pendant six mois d'une activité infatigable et d'un courage exemplaire, se portant toujours aux points les plus dangereux. Blessé le 18 septembre, a eu un com-

mencement d'asphyxie le 10 mai; a été contusionné le 30 mai.

Lieutenant de SAINT-CÉRAN, escadrille 13 : observateur depuis le 26 février, a fait constamment preuve de zèle, d'aptitudes techniques et de mépris du danger dans les nombreuses reconnaissances exécutées pour le compte d'un corps d'armée, dans une région fortement battue par les canons spéciaux ennemis.

Sous-lieutenant AZAUZY, 255^e d'infanterie : a donné, sous un bombardement intense et pendant une attaque d'infanterie très violente, l'exemple d'une grande fermeté. Blessé très grièvement pendant une contre-attaque. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant BARRAUD, 255^e d'infanterie : privé de ses mitrailleuses détruites par de la grosse artillerie, s'est porté en tête d'une colonne d'attaque; a été frappé mortellement au cours de l'action.

Sous-lieutenant OCCIMINUTI, 255^e d'infanterie : a su communiquer son entrain à ses hommes et les jeter dans une contre-attaque vigoureuse durant laquelle l'ennemi a été refoulé. Mortellement frappé en menant l'attaque.

Lieutenant PERET, 83^e d'infanterie : a fait preuve dans les combats du 22 au 28 août 1914, d'une belle vaillance et d'un réel mépris du danger. Blessé grièvement dans cette dernière journée, n'a pas voulu être conduit à l'ambulance pour ne pas retirer des hommes du rang.

Capitaine-fourrier HYON, 20^e d'infanterie : au combat du 26 septembre, où il était agent de liaison du chef de bataillon, a porté des ordres sous un feu d'une extrême violence avec un courage digne de tout éloge; a été finalement blessé d'un éclat d'obus à la tête en entraînant au combat des hommes d'un régiment voisin.

Soldat MANIÉ, 81^e d'infanterie : le 26 juin étant de surveillance à un poste d'écoute, a été gravement blessé par une bombe. N'en a pas moins continué d'observer jusqu'à ce qu'un camarade soit commandé pour le remplacer, donnant ainsi le plus bel exemple d'énergie et de devoir militaire.

Soldats BOUCHERBE BEN SAÏD, 3^e de marche de tirailleurs, **LEVY**, 2^e de marche de zouaves, **LAGOUNE ALI**, 3^e de marche de tirailleurs : très belle conduite pendant un violent bombardement de l'ennemi. Grièvement blessés.

Soldat ROUX, 2^e zouaves de marche : soldat des plus braves et des plus dévoués. Déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au cours des combats du 6 au 16 juin, s'est distingué de nouveau en allant chercher son chef de bataillon qui venait d'être projeté au-delà de la tranchée par l'explosion d'une torpille ennemie et en le ramenant sur son dos au poste de secours.

Capitaine LUNEAU, 11^e bataillon de chasseurs : officier de cavalerie, affecté sur sa demande au 11^e bataillon de chasseurs; a pris, dès son arrivée, un ascendant moral sur sa troupe et s'est fait remarquer sans cesse par ses brillantes qualités militaires. Est tombé glorieusement frappé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait dans une superbe charge à la baïonnette.

Capitaine HEBERT DE BEAUVOIR DE BOSCAL, 11^e bataillon de chasseurs : officier de cavalerie versé sur sa demande dans un bataillon de chasseurs, commande sa compagnie avec beaucoup d'autorité; le 20 juin l'a fait progresser sous un bombardement intense; projeté en l'air et fortement contusionné par l'éclatement d'un obus, a refusé de quitter son commandement qu'il a conservé pendant tous les combats des jours suivants faisant ainsi preuve de la plus grande énergie et du sentiment le plus élevé des devoirs du chef.

Lieutenant CHARDIN et sous-lieutenant **RICHARD**, escadrille M. F. 14 : ont fait

preuve de courage, de dévouement et d'esprit de sacrifice en engageant résolument, avec un avion ennemi très fortement armé, au cours d'une reconnaissance aérienne, un combat à la suite duquel ils ont trouvé une mort glorieuse.

Sous-lieutenant THIBAUT, 11^e bataillon de chasseurs : jeune officier s'étant particulièrement distingué par son énergie, son entrain et ses brillantes qualités militaires; le 21 juin, arrivé à 30 mètres de l'ennemi, a entraîné sa section dans un superbe élan, à l'assaut d'un ennemi solidement retranché, l'a fait reculer et est tombé glorieusement frappé au moment où, ses efforts couronnés de succès, il mettait cet ennemi en fuite.

Sous-lieutenant SCELLIER, 11^e bataillon de chasseurs : le 20 juin, a pris le commandement de sa compagnie sous le feu de l'ennemi après la disparition de son capitaine; a continué à la faire progresser et l'a brillamment enlevée à l'assaut d'une position fortement organisée.

Sous-lieutenant LE MOAL, 11^e bataillon de chasseurs : jeune officier qui s'est particulièrement distingué par sa cranerie pendant le combat du 20 juin; par son exemple et son ascendant moral, a maintenu sa section sous un bombardement d'une intensité indescriptible.

Sous-lieutenant AGNELET, 11^e bataillon de chasseurs : commandant le groupe des éclaireurs du bataillon, n'a cessé de se distinguer, depuis le début de la campagne, par les reconnaissances difficiles qu'il a exécutées; est entré en tête de ses éclaireurs dans un village occupé par l'ennemi et l'en a chassé.

Sous-lieutenant MARTIN, 11^e bataillon de chasseurs : excellent chef de section qui, le 21 juin, a conduit sa section, sous un feu intense d'artillerie, avec le plus grand sang-froid; a été grièvement blessé par de multiples éclats d'obus, en portant sa section à l'attaque.

Sous-lieutenant ARMINJON, 11^e bataillon de chasseurs : en portant sa compagnie à l'attaque, a su assurer la progression avec un entrain et une autorité remarquables, a maintenu le terrain conquis sous un feu intense de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies; au cours du combat, a été blessé pour la seconde fois depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant BLASY, 46^e bataillon de chasseurs : promu récemment sous-lieutenant pour sa belle conduite, son sang-froid et ses qualités militaires, s'est particulièrement distingué le 15 juin en montant, la nuit, à la tête de sa section, à l'assaut d'une tranchée ennemie dont il expulsa tous les défenseurs. A été grièvement blessé.

Capitaine PINET, 8^e tirailleurs indigènes : déjà cité deux fois au Maroc. Atteint de deux blessures le 22 septembre 1914 à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut. Revenu au front, a été blessé mortellement le 14 mai, deux jours après sa rentrée. Officier d'une grande bravoure, ayant acquis un puissant ascendant sur ses hommes par son rare sang-froid et sa complète abnégation.

Capitaine CHESNEAU, 8^e tirailleurs indigènes : son bataillon étant pris dans un nuage de gaz asphyxiants, a, par son intervention énergique, entraîné en avant un échelon placé près de lui et qui semblait immobilisé. A été atteint mortellement au moment où il franchissait le parapet de sa tranchée pour se porter en avant.

Médecin aide-major CABANA, infanterie coloniale du Maroc : pendant les combats des 26 et 27 avril, a donné à son personnel le plus bel exemple de courage et de dévouement professionnels. Dans son poste de secours incendié par l'artillerie ennemie, a été blessé par un éclat d'obus. Est mort quelques temps après des suites de sa blessure.

Zouave COMTE, 4^e de marche de zouaves : zouave particulièrement brave, toujours ve-

lontaire pour les missions périlleuses. Le 23 avril, a fait preuve du plus grand courage en allant, sous le feu des mitrailleuses ennemies, couper des fils de fer. Le 26 du même mois a, sous un feu violent, ramené jusqu'au poste de secours, un de ses camarades blessé depuis trois jours. Blessé le 26 avril, avait déjà été blessé au début de la guerre.

Sous-lieutenant DURAND, 268^e d'infanterie : parti sergent au début de la campagne; blessé le 13 novembre, a refusé d'être évacué, a été cité à l'ordre de la brigade le 6 mars 1915 pour sa brillante attitude au feu. A donné l'exemple de la bravoure la plus française pendant les combats du 27 au 30 avril et a été mortellement blessé le 18 mai.

Maréchal des logis ORSTEIN, escadron M.F. 55 : pilote plein d'allant et de courage. A toujours conduit jusqu'au bout les missions de réglage dont il était chargé quel que soit le feu de l'ennemi. A eu, depuis le 4 mai, son appareil atteint à onze reprises différentes. En particulier, le 4 juin, un des mats de la cellule avait été presque complètement brisé par un éclat de 105, ce qui compromettait gravement la solidité de l'avion, n'en a rien dit à son observateur avant que le réglage en cours fût complètement achevé.

Capitaine TOUSSAINT, 2^e de marche de tirailleurs : attaqué par deux sections appuyées de deux mitrailleuses, a chargé à la tête d'une partie de sa compagnie, a sauté dans une tranchée ennemie avec 25 hommes et s'y est maintenu pendant une demi-heure. Ne l'a évacuée que sous le feu d'une mitrailleuse qui rendait la position intenable, ne s'est replié que de quelques pas pour occuper une tranchée avancée.

Lieutenant JANET, à l'artillerie d'une division : chargé du tir des mortiers lisses, a fait preuve en toutes circonstances de courage et de sang-froid. Le 25 décembre, en particulier, est allé, sous un feu très violent d'infanterie, avec un absolu mépris du danger, installer un mortier à 80 mètres d'un poste ennemi sur lequel il a lancé des bombes.

Médecin aide-major GRANGER, 2^e de marche de tirailleurs : a montré le plus grand sang-froid et la plus grande bravoure pendant le combat du 21 décembre. A dirigé lui-même, sous un feu des plus violents des équipes de brancardiers et a pu ainsi ramener au poste de secours tous les blessés.

Sergent-major RENON, 2^e de marche de tirailleurs : le 21 décembre, s'est emparé d'une tranchée ennemie, et, obligé de se replier, n'a reculé que de quelques mètres, se cramponnant au terrain, et emmenant tous ses blessés. S'était déjà fait remarquer au combat de X..., où il avait été gravement blessé.

Caporal indigène GAVALDON, 1^{er} de marche de tirailleurs : à l'assaut d'une tranchée ennemie, son chef de section et tous les gradés français étant tombés, a poursuivi le mouvement en avant, entraînant la troupe jusqu'à ce qu'il ne reste plus que trois hommes avec lui.

Sous-lieutenant ROUX, 1^{er} de marche de tirailleurs indigènes : est mort héroïquement au moment où, s'étant dressé debout, devant le front de sa section, il l'enlevait par quelques paroles vibrantes, à l'assaut d'une tranchée ennemie, formidablement organisée, et d'où partait, à soixante pas de distance, un feu de mousqueterie et de mitrailleuses des plus violents.

Lieutenant HARPEDANNE DE BELLEVILLE, 1^{er} de marche de tirailleurs : est tombé glorieusement à la tête de sa section qu'il entraînait, avec un sang-froid et une maîtrise de soi héroïques, à l'assaut d'une tranchée ennemie formidablement organisée.

Sergent ANOUILH, 3^e zouaves : d'une très grande bravoure habituelle, est allé reconnaître les approches d'une tranchée ennemie jusqu'à ses fils de fer. Atteint par cinq balles, a fait preuve, jusqu'à sa mort, du plus admirable sang-froid et du plus bel esprit de sacrifice.

Caporal fourrier ALBANT, 3^e zouaves : le chef d'une patrouille chargée de couper les fils de fer devant une tranchée allemande venant d'être tuée, l'a remplacé spontanément et a été frappé mortellement quelques instants après.

Adjudant MAILLAT, 2^e de marche de tirailleurs : blessé grièvement à l'assaut d'une tranchée, a continué à charger à la tête de sa

section, jusqu'au moment où une balle l'a frappé mortellement en plein cœur.

Adjudant MOULLÈRES, escadron M.F. 16 : Soldat LAROCHE, photographe au parc d'aviation n° 2 : sont parvenus à déterminer le tracé exact des retranchements ennemis dans une zone particulièrement intéressante pour l'armée, grâce à des vols répétés pendant un mois, malgré de très violentes canonades de l'ennemi.

Adjudant GENEVOIS, sergent MADON, caporal NOËL et SISMANOGLOU, lieutenant BLAMOUTIER, sergent DUCHENOIS, escadron B. L. 30 : ont effectué de nombreuses sorties, le soir, du 12 au 26 décembre, restant en observation sur l'ennemi, malgré son feu, jusqu'après la venue de la nuit, et rentrant atterrir dans l'obscurité complète, en vue de distinguer les leurs des batteries ennemies en position, des fausses batteries ou des emplacements préparés non occupés.

Soldat AZAN, 2^e mixte de zouaves tirailleurs : s'est fait remarquer à l'attaque du 25 mai par sa bravoure et son énergie. A brillamment secondé ses chefs dans l'organisation de la résistance dans la tranchée allemande de première ligne. Tombé glorieusement au cours de la contre-attaque ennemie.

Aspirant DAURIAC, 2^e mixte de zouaves tirailleurs : a été tué glorieusement en entraînant vigoureusement sa section d'un seul bond jusqu'à la tranchée de première ligne allemande.

Sergent CARON, 2^e mixte de zouaves tirailleurs : a enlevé brillamment sa demi-section à l'attaque des positions allemandes et, quoique sérieusement blessé à l'épaule, a conservé son commandement jusqu'à la fin.

Adjudant-chef TIRANT, 2^e mixte de zouaves tirailleurs : tombé glorieusement en enlevant sa section à l'assaut des tranchées allemandes sous un feu violent de mitrailleuses.

Adjudant-chef COMBES, tirailleurs marocains : tué en entraînant sa section à l'assaut avec une audace admirable.

Adjudant MARTIN, tirailleurs marocains : est tombé glorieusement à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut sous une pluie d'obus lourds, au cri de « En avant ! ».

Capitaine SALMON, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : officier actif et énergique qui s'est toujours comporté au feu d'une façon brillante, secondant parfaitement son colonel en assurant l'exécution des ordres donnés aux fractions de première ligne.

Capitaine de HEINE, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : par son action personnelle, a porté en avant son escadron le 5 novembre et s'est emparé d'une tranchée allemande. Fait preuve, en toutes circonstances, de remarquables qualités d'entraîne et de décision.

Lieutenant DURAND, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : s'est signalé à maintes reprises et a toujours fait preuve d'une grande bravoure. Sérieusement blessé, a tenu à transmettre un ordre avant de songer à se faire panser.

Lieutenant CONQUÉRÉ DE MONTBRISON, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : a fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, d'intelligence et de sang-froid. Le 22 septembre, sous un feu violent, a effectué une reconnaissance à courte portée des tranchées ennemies.

Brigadier LAFFONT, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : blessé, s'est porté au secours d'un camarade plus grièvement blessé, est resté ensuite au feu et ne s'est replié que sur l'ordre formel de son officier.

Chasseur REINIER, 1^{er} de marche de chasseurs d'Afrique : cavalier d'une rare intrépidité qui s'est exposé à deux reprises en allant sous un feu violent rechercher deux camarades tombés à moins de 50 mètres des tranchées allemandes.

Capitaine ARNOULD, 4^e bataillon de chasseurs : n'a cessé de montrer la plus grande bravoure. Blessé une première fois, a conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où il a été blessé très grièvement. Est mort des suites de ses blessures.

Lieutenant LEMAIRE, 228^e d'infanterie : a courageusement conduit sa compagnie à l'attaque de nuit d'un cimetière et a été blessé mortellement au moment où sa troupe y pénétrait.

Capitaine de BOISSY, 237^e d'infanterie : après une reconnaissance minutieuse et dangereuse de la position ennemie, a préparé une atta-

que de cette position avec la plus grande habileté, et l'a enlevée avec une énergie au-dessus de tout éloge.

Caporal HELLEQUIN, 237^e d'infanterie : blessé au cours d'une reconnaissance, s'est fait panser, puis est reparti à l'insu de son commandant de compagnie qui lui avait prescrit de se reposer. Est allé chercher un caporal blessé, resté sur le terrain. Est retourné une deuxième fois chercher un blessé allemand qui a fourni d'utiles renseignements.

Capitaine JULLIEN, 279^e d'infanterie : capitaine adjoint au chef de corps, s'est précipité à la tête d'une compagnie dont le chef venait d'être tué et est tombé glorieusement en la portant en avant pour repousser la contre-attaque allemande.

Lieutenant FRANOUX, 279^e d'infanterie : commandant de compagnie modèle. S'est emparé d'un gros point d'appui, y a établi ses hommes, sous un feu des plus violents; a été mortellement blessé.

Lieutenant FAVRE, 279^e d'infanterie : sous-officier de l'armée territoriale au début des hostilités, a commandé successivement une section et une compagnie avec la plus grande autorité. Tué d'une balle en plein front au moment où il se portait à l'attaque d'un point d'appui occupé par des mitrailleuses ennemies.

Capitaine MOSER, 279^e d'infanterie : officier de haute valeur. Mortellement blessé au cours d'une reconnaissance des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant PRADINES, 279^e d'infanterie : excellent officier, brave et calme au feu, blessé grièvement le 25 août 1914, tué en entraînant bravement ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sergent MAYER, 360^e d'infanterie : envoyé en reconnaissance, arrêté par des forces supérieures, s'est fait tuer sur place plutôt que de se rendre.

Le 360^e d'INFANTERIE, sous les ordres du lieutenant-colonel PIAZZA : les 27 et 28 mai, a, sous l'habile et énergique impulsion de son chef, enlevé plusieurs tranchées, le cimetière et un village organisé, avec un allant une fougue, une énergie au-dessus de tout éloge, faisant 400 prisonniers. S'est maintenu sur les positions conquises, malgré un bombardement d'une extrême violence et une contre-attaque de l'ennemi.

La 22^e COMPAGNIE du 360^e d'INFANTERIE, sous les ordres du lieutenant de ROZIERES : malgré un bombardement violent, a eu une attitude superbe au feu, lors de la prise des maisons d'un village. S'est emparé rapidement des objectifs assignés, faisant de nombreux prisonniers dont plusieurs officiers.

La 20^e COMPAGNIE du 360^e d'INFANTERIE, sous les ordres du capitaine BRUCKER : malgré un bombardement violent, a eu une attitude superbe au feu; lors de la prise des maisons d'un village fortifié. S'est emparé rapidement des objectifs assignés, faisant de nombreux prisonniers dont plusieurs officiers.

Canonier GERARD, 7^e d'artillerie et sergent KERDILES, 84^e d'infanterie : le 23 mai, sous un violent bombardement, n'ont pas hésité à quitter leur abri pour secourir deux officiers d'infanterie, un sous-officier et deux soldats pris sous un éboulement. Sous la direction du maréchal des logis ARNAULT, du 7^e rég. d'artillerie, ont réussi à retirer encore en vie le lieutenant grièvement blessé et à le transporter à l'abri. Ont ensuite repris le travail de déblaiement sous le feu.

Lieutenant MAUGER, 39^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa compagnie à la conquête d'un îlot de maisons fortifiées. A été grièvement blessé en y pénétrant un des premiers.

Sous-lieutenant TENOT, 36^e d'infanterie : a pénétré le premier, le 8 juin, dans une tranchée allemande, poussant devant lui tout ce qu'il rencontrait. A fait de nombreux prisonniers qu'il a envoyés au commandement. S'est emparé d'une pièce de 77.

Sous-lieutenant HÉLITAS, 36^e d'infanterie : officier remarquable par son calme et son énergie. Blessé légèrement, a continué l'attaque d'une redoute sous le feu des mitrailleuses. A pénétré en même temps qu'une autre compagnie, à la tête de sa section, dans la redoute.

Sous-lieutenant PINELLI, 36^e d'infanterie : a entraîné, avec la plus grande bravoure

compagnie à l'assaut d'une maison solidement organisée, en profitant, avec beaucoup de coup d'œil et de sang-froid, du trouble apporté chez l'ennemi par une attaque voisine. A ainsi contribué, pour une large part, à la prise d'une partie d'un village devant lequel se brisaient nos efforts et à la lièvre duquel il a poussé sa compagnie d'un seul bond.

Lieutenant MARCOU, 36^e d'infanterie : ayant trouvé le point faible de la ligne ennemie, a, sans hésiter, lancé sa compagnie à l'assaut. A entraîné par son exemple les autres compagnies du bataillon. A continué à progresser avec une énergie indomptable.

Adjudant MULLER, 36^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de sa section, le 8 juin, étendu en plein soleil, a continué à diriger la colonne qui le suivait, donnant la direction de la retraite des Allemands et encourageant ses hommes sous un feu terrible d'artillerie.

Adjudant VILET, 129^e d'infanterie : le 5 juin, à l'attaque d'un village fortifié, a entraîné brillamment sa section, sous un feu violent, à l'assaut des maisons. A tué plusieurs Allemands de sa main et s'est porté en avant de la position conquise pour faire sauter un dépôt de munitions dans une cave. A organisé la position et a repoussé une contre-attaque.

Soldat LARRIVIÈRE, 39^e d'infanterie : a fait l'admiration de tous ses camarades en lançant pendant deux heures les grenades qu'ils lui passaient, se dévouant à chaque instant avec un mépris complet du danger. Grièvement blessé au cours d'une autre attaque.

Soldat STADELMANN, 129^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre du régiment et de la division, légèrement blessé le 2 juin, a été grièvement blessé le 6 juin en réparant les communications téléphoniques sous un feu intense.

Sergent BLONDEL, 129^e d'infanterie : le 5 juin, à l'attaque d'un village fortifié, s'est particulièrement distingué dans un combat de rues. A abattu plusieurs ennemis de sa main et a été grièvement blessé.

Capitaine ROY, 36^e d'infanterie : a été blessé mortellement au moment où, sous un bombardement terrible et sous une pluie de balles, il entraînait sa compagnie à l'assaut d'un village.

Chef de bataillon LACHEVRE, 39^e d'infanterie : commandant provisoirement un régiment appelé à coopérer à l'enlèvement d'un village, a par son action personnelle, réussi à donner à ses unités une impulsion telle qu'un de ses bataillons, après avoir secondé l'action d'un corps voisin, s'empara de toute la partie nord de la localité.

Soldat WEILLER, 39^e d'infanterie : sous le feu d'un violent bombardement d'obus de gros calibre, s'est dépensé sans compter, commandant des ordres aux endroits les plus dangereux, pansant des blessés, donnant à tous le plus bel exemple de courage et de dévouement.

Adjudant ROTOT, 39^e d'infanterie : s'est jeté le premier dans un fortin ennemi fortement armé et dont une section avait essayé en vain de s'emparer la veille.

Sergent BEAUCOUSIN, 39^e d'infanterie : s'est jeté sans hésiter à la tête de sa demi-section à la conquête d'une barrière munie d'une mitrailleuse. Blessé une première fois, est revenu à la charge et ne s'est arrêté qu'abattu par une balle.

Lieutenant BOUBAIX, 39^e d'infanterie : libéré de toute obligation militaire et engagé pour la durée de la guerre, est venu au front à la suite de démarches expresses; a montré des qualités militaires de premier ordre. Tué dans un assaut à la tête de sa section.

Sous-lieutenant HUBY, 39^e d'infanterie : officier d'une bravoure calme et froide. A donné le plus bel exemple à sa section à l'attaque du 8 juin. A été tué pendant qu'il donnait ses ordres à ses hommes en se tenant à découvert au-dessus du parapet.

Capitaine COMBES, 39^e d'infanterie : remarquable officier de troupe. A toujours été un exemple vivant pour ses hommes. Au cours des combats des 8, 9 et 10 juin, a fait l'admiration de ceux-ci par sa bravoure, son calme et son sang-froid. Sous un bombardement violent, passait derrière chacune de ses sections pour maintenir les hommes dont le moral pouvait être affecté.

Capitaine DALGER, 39^e d'infanterie : officier qui, malgré sa grande jeunesse, s'est déjà acquis dans tout le régiment la réputation méritée d'être un des plus braves. L'a encore

justifiée dans les combats de rues des 8 et 9 juin en se tenant toujours avec les sections les plus exposées, et en entrant à la tête de l'une d'elles dans un groupe de maisons fortement défendues.

Lieutenant-colonel DENIS-LAROCHE, 129^e d'infanterie : officier d'une valeur exceptionnelle possédant au plus haut point la confiance de ses supérieurs et de ses subordonnés. Est tombé glorieusement au moment où, dans un élan magnifique, il lançait son régiment à l'assaut d'un village très fortement organisé.

Adjudant REVET, 129^e d'infanterie : glorieusement tombé à la tête de sa section qu'il enlevait brillamment à l'assaut au cri de : « En avant ! les gars, c'est pour la France ! »

Soldat LANGIN, 129^e d'infanterie : mortellement atteint en se portant au secours d'un camarade blessé que l'ennemi continuait à prendre comme cible.

Soldat BOUVIER, 129^e d'infanterie : s'est élancé seul à la baïonnette sur un groupe d'ennemis qui occupait un boyau de communication d'où ils tiraient sur les nôtres; est tombé mortellement atteint.

Lieutenant DELAUNE, 429^e d'infanterie : quelques instants avant l'attaque d'une tranchée ennemie, est passé lentement sur le front de sa compagnie soumise à un feu violent, puis, montant sur le parapet de sa tranchée, a entraîné son unité à l'attaque, sabre au clair, en criant : « En avant, les petits gars, c'est pour la France ! ». Est tombé mortellement atteint de l'autre côté de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant LEGUY, 129^e d'infanterie : pris avec sa section au cours d'une attaque, le 5 juin, sous un feu violent de mitrailleuses, est revenu, blessé, chercher une deuxième vague d'assaut. L'entraîné et est tombé mortellement atteint, en criant : « En avant, c'est pour la France ! »

Sergent SECROT, 17^e bataillon de chasseurs : tué le 10 juin 1915, en enlevant ses hommes à l'assaut sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Caporal MAGE, 17^e bataillon de chasseurs : blessé en septembre, revenu sur le front en avril, caporal énergique et plein d'entrain. Tué à la tête de son escouade le 10 juin 1915, en attaquant une position ennemie.

Sergent GIRAULT, 17^e bataillon de chasseurs : sous-officier énergique, sur le front depuis le début de la campagne, a toujours commandé sa demi-section avec beaucoup d'entrain et de vigueur. Tué en enlevant ses hommes à l'assaut le 10 juin 1915.

Canonniers TOUFFET, JOUANNEAU, PERRIN, artillerie de tranchée de la 1^{re} division : le 16 juin, ont été frappés mortellement d'un éclat d'obus en desservant seuls un canon de tranchée sous un bombardement extrêmement violent.

Adjudant LACKMANN, escadron N. 57 : excellent pilote ayant 200 heures de vol au-dessus de l'ennemi, a exécuté le 27 mars une brillante reconnaissance à longue portée. Appartenant à une escadron de chasse, s'est porté souvent à l'attaque des avions ennemis et a pu les faire entrer dans leurs lignes.

Chef d'escadron BOURDIAUX, 20^e d'artillerie : proposé pour une citation à l'ordre de l'armée après le combat du 30 août. Blessé à la tête de son groupe le 14 septembre 1914. Mort des suites de ses blessures.

Chef d'escadron DESCHAMPS, 20^e d'artillerie : détaché à une armée, revient au régiment avec les notes les plus élogieuses pour sa brillante conduite en différents combats. Malade, a conservé son commandement jusqu'à complet épuisement de ses forces. Est mort peu de temps après son évacuation.

Capitaine GIROUARD, 20^e d'artillerie : officier du plus grand mérite et d'un rare sang-froid. Brillants services de guerre pendant la retraite, gravement contusionné par un obus, décédé quelques jours après.

Lieutenant BRIVARY, 20^e d'artillerie : officier modèle et modeste, remarquable tireur. Tué à son poste de commandement dans une tranchée de première ligne.

Sergent JACOB, escadron M.F. I. : pilote d'une ténacité et d'une bravoure sans égale. Le 5 avril, a montré un bel exemple de sang-froid en accomplissant des réglages de tir par un temps très mauvais et en atterrissant de nuit, ses réglages terminés. Le 25 mai, a achevé sa mission avec un mat de cellule complètement brisé par l'artillerie ennemie.

Capitaine BOULET, 21^e territorial : très bon commandant de compagnie. Bien qu'atteint de deux blessures, le 26 septembre 1914, n'en est pas moins resté à la tête de sa compagnie et l'a conduite au combat le 29 septembre. Ayant dû être évacué à ce moment, est revenu sur le front le 23 novembre. A encore fait preuve de courage et montré de belles qualités de chef pendant les combats de X... ; a conservé une belle attitude sous un bombardement très violent et malgré des pertes sérieuses.

Lieutenant BROUILLET, 21^e territorial : officier très brave et très énergique. S'est distingué les 2 et 3 octobre 1914 et s'est brillamment conduit le lendemain où il a été tué glorieusement en faisant le coup de feu à la tête de sa section.

Lieutenant BESNARD, 28^e d'artillerie : le 27 août, a pris le commandement d'une pièce et l'a fait porter en avant presque sur la ligne la plus avancée d'infanterie; s'est retiré le dernier, après avoir appuyé jusqu'au dernier moment le mouvement de l'infanterie. Le 8 septembre, a pris lui-même les fonctions de pointeur pour permettre à une pièce de continuer le feu. Officier de grande valeur, d'une énergie et d'une bravoure au-dessus de tout éloge.

Sous-lieutenant BESSE, 65^e d'infanterie : malgré un bombardement intense, a réussi par son énergie et par l'habileté de ses dispositions, à diriger en pleine nuit sa compagnie qui se portait sur ses nouvelles positions, y a maintenu ses hommes par l'exemple de sa bravoure et de son sang-froid, malgré les pertes nombreuses. A été tué au milieu d'eux, le 16 juin.

Sous-lieutenant GANDIN, 65^e d'infanterie : officier d'une bravoure superbe; s'est énergiquement employé, pendant l'offensive du 7 juin, à rallier les groupes d'hommes dispersés par les tirs de barrage ennemi et la traversée des lignes successives de tranchées. Les a ramenés successivement à la première ligne à travers un terrain découvert et violemment battu.

Adjudant DELAUNAY, 65^e d'infanterie : alors que sa compagnie était exposée à un feu violent d'artillerie et tous les officiers ayant été tués ou blessés, en a pris le commandement et l'a entraînée jusqu'à la tranchée allemande où il a été tué (combat du 8 juin).

Adjudant BERNARD, 137^e d'infanterie : au combat du 7 juin 1915, a entraîné ses hommes dans un élan superbe, leur criant : « En avant la 5^e ! Allons chercher notre petit lot ! ». A été tué en poursuivant les Allemands au delà de la position conquise.

Sergent STÜPFEL, 65^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de cinquante-trois ans, a été blessé grièvement à la tête de sa section, a refusé de se laisser emporter et est resté sur place en criant à ses hommes : « En avant, en avant ! » (Combat du 8 juin).

Caporal LEROLLE, 18^e territorial d'infanterie : père de huit enfants et pouvant, de par la loi, rester au dépôt, a voulu partir pour le front dès le début des opérations; a donné l'exemple d'une grande bravoure et de beaucoup de sang-froid au feu en divers combats. Blessé grièvement le 1^{er} octobre, est mort des suites de ses blessures.

Soldat JAGU, groupe de brancardiers de la 1^{re} division : modèle de courage et d'abnégation de tous les instants pour la relève des blessés depuis le début de la campagne. A été frappé mortellement le 16 juin après avoir montré un dévouement inlassable sur le terrain du combat, pendant les journées du 7 au 16 juin.

Sous-lieutenant RIQUET, 304^e d'infanterie : a montré de belles qualités militaires jusqu'au moment où il a été tué à la tête de la compagnie dont il venait de prendre le commandement sous le feu ennemi.

Adjudant-chef LE FOLL, 178^e d'infanterie : sous-officier d'une grande bravoure. Blessé grièvement en entraînant ses hommes à l'assaut de positions ennemies.

Sergent-major LAFFONT, 255^e d'infanterie : a fait preuve de sang-froid en organisant l'assaut de la fraction placée sous son commandement. Tué en se portant à l'attaque.

Sergent BOUCHERON, 46^e d'infanterie : dans l'attaque de nuit d'un village, a brillamment conduit sa section.

Sergent GRIMALDI, 175^e d'infanterie : son chef de section ayant été blessé, a pris la

commandement au cours d'un assaut à la baïonnette. A été grièvement blessé en entraînant ses hommes.

Sergent JUBIN, 89^e d'infanterie : sous-officier d'une conduite exemplaire, d'un calme absolu et d'une grande bravoure, est tombé frappé d'une balle en plein front au moment où, s'écriant : « En avant ! en avant ! » il s'élançait à la tête de sa section.

Maréchal des logis VERGNON, 33^e d'artillerie : le 1^{er} juin, s'est substitué à un planton pour porter un ordre à son capitaine sous une rafale d'obus. Atteint par un projectile qui lui a arraché la jambe gauche, broyé la droite et causé d'autres blessures, a gardé tout son sang-froid et exhorté les hommes de sa pièce à faire tout leur devoir. Est mort quelques heures après.

Brigadier LEFRANC, 33^e d'artillerie : a galvanisé ses hommes par son exemple, alors que sa tranchée était bouleversée et qu'une balle lui avait traversé la cuisse.

Caporal SOUVET, 255^e d'infanterie : s'est toujours offert spontanément pour remplir les missions les plus périlleuses. Blessé mortellement en allant reconnaître si une tranchée était occupée par l'ennemi.

Canonier DORIER, 33^e d'artillerie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Grièvement blessé, a continué à servir sa pièce. A été atteint mortellement par un nouveau projectile pendant qu'il recevait sur place les premiers soins.

Maître pointeur ELLUL, 33^e d'artillerie : modèle de sang-froid et de bravoure. A l'attaque du 27 juin, servant un mortier à 50 mètres de l'ennemi, a continué de tirer jusqu'à épuisement complet des munitions, quoique blessé dès le début de l'action, par un éclat de bombe à la tête. Est allé sous la mitraille reconforter le moral de trois de ses camarades ensevelis par une torpille. S'est ensuite porté à un mortier de 27 pour continuer à tirer. A été mortellement frappé.

Soldat GRIALOU, 255^e d'infanterie : a lancé plus de cent grenades ou pétards à main en poursuivant l'ennemi. Blessé légèrement au cours de l'action, a refusé d'aller se faire panser et est demeuré à son poste.

Canonier GRIMAUD, 33^e d'artillerie : atteint par de multiples éclats de bombes au cours de luttes acharnées, n'a pas cessé de donner l'exemple par sa mâle attitude.

Sous-lieutenant SOUDAN, 11^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, le 21 juin, d'une superbe bravoure et d'un extrême courage sous un feu intense d'artillerie ; a été mortellement blessé au cours d'un assaut à la baïonnette, au moment où il menait en fuite l'ennemi.

Sous-lieutenants BARRIÈRE, MAGRIN, CAPEPON, 11^e bataillon de chasseurs : officiers remarquables de bravoure et d'entrain ; ont été mortellement frappés en entraînant brillamment leurs sections à l'assaut des tranchées ennemies.

Adjudant TEMPORAL, 11^e bataillon de chasseurs : brillant chef de section, énergique et plein d'entrain ; blessé en septembre, a rejoint son bataillon à peine guéri et sur sa demande ; a été blessé une deuxième fois, le 19 juin alors qu'il entraînait sa section à l'assaut.

Adjudant ROUCHAIL, 11^e bataillon de chasseurs : blessé le 17 juin, au cours d'un combat, a néanmoins conservé le commandement de sa section ; le lendemain, après s'être fait panser, la réforme en vue d'une attaque et s'est distingué sans cesse par sa bravoure et son entrain pendant tous les combats des jours suivants.

Adjudants FAVRE et DEICHTHAL, 11^e bataillon de chasseurs : ont fait preuve en toutes circonstances d'une bravoure et d'un entrain dignes des plus beaux éloges ; sont tombés au champ d'honneur en entraînant brillamment leurs sections à l'assaut.

Sergent FAIVRE, 57^e territorial d'infanterie : les deux bras et la jambe gauche emportés par un obus qui avait tué ou blessé plusieurs hommes de sa section, a dit aux brancardiers qui venaient le chercher : « Occupez-vous d'abord des autres » ; peu après mourait courageusement.

Sergent REY, 11^e bataillon de chasseurs : en plein combat et dans des circonstances particulièrement difficiles, alors que sa section subissait de lourdes pertes, s'est imposé à tous les hommes qui l'entouraient, par son attitude ferme et son mépris du danger,

maintenant une cohésion et un ordre parfait sur la ligne de feu.

Sergent PICOD, 11^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un sang-froid et d'une énergie remarquables en portant en avant sa section sous un bombardement intense et en maintenant ses chasseurs dans la tranchée ennemie conquise.

Sergent DAVAL, 11^e bataillon de chasseurs : est tombé glorieusement frappé au retour d'une mission périlleuse qui lui avait été confiée et qu'il avait résolument accomplie.

Caporal TIXIER, 11^e bataillon de chasseurs : toujours volontaire pour les missions dangereuses, est entré le premier dans un village tenu par l'ennemi, entraînant avec lui son escouade, puis a tenté de relever en plein jour le corps de son capitaine, tué devant les lignes ennemies. Blessé au cours de sa tentative, est resté, néanmoins, pendant deux jours, à son poste de combat, et ne s'est fait panser que le troisième jour, sur l'ordre formel de son chef. Modèle de bravoure et de dévouement.

Chasseur GARDET, 11^e bataillon de chasseurs : au combat du 19 juin, a fait preuve d'énergie et de dévouement en restant à son poste de combat malgré une blessure au bras ; a demandé simplement l'autorisation de quitter son sac qu'il ne pouvait plus porter.

Chasseur BERGERON, 11^e bataillon de chasseurs : le 22 juin, a fait preuve d'une initiative et d'une énergie dignes des plus beaux éloges en prenant le commandement de sa section sous un feu violent de l'ennemi qui avait mis hors de combat son chef de section et tous les gradés, et en la maintenant sur le terrain conquis.

Capitaine THÉNEVIN, 71^e bataillon de marche : blessé au mois de septembre 1914. Le 29 avril a fait preuve dans le commandement de sa compagnie de la plus belle énergie et du sang-froid le plus magnifique. A été mortellement atteint au moment où il portait sa compagnie en avant.

Sous-lieutenant LEDAR, 71^e bataillon de marche : le 29 avril, a fait preuve dans le commandement de sa compagnie du mépris le plus complet du danger. A eu une attitude admirable sous le feu. A été tué au moment où il donnait l'ordre à une section de se porter en avant.

Sergent-fourrier RICHER, 302^e d'infanterie : d'une bravoure et d'un entrain remarquables, a rempli, le 7 septembre 1914, les fonctions d'agent de liaison avec un zèle et un courage au-dessus de tout éloge. S'est porté bravement au secours de son capitaine blessé et l'a ramené hors de la ligne de feu malgré un tir violent des mitrailleuses ennemies. A repris ensuite son poste de combat jusqu'au moment où il fut mortellement blessé dans une lutte corps à corps.

Sergent SAUDINO, 4^e génie : a pris part à toutes les opérations d'attaque du 23 octobre au 25 mars. Les 17 et 18 février s'est élancé à la tête de sa section en avant des troupes d'infanterie d'assaut pour détruire les réseaux ennemis, a accompli sa mission d'une façon remarquable. Les 7 et 9 avril a pris part à l'attaque d'un bois où il a été légèrement blessé. Modèle de dévouement.

LA COMPAGNIE 26/2 DU 10^e GÉNIE. Capitaine PETITJEAN, lieutenants DUFOUR et VIFFRY et sous-lieutenant HOCQUARD : sur le front depuis plus de 7 mois ; a participé à 15 attaques et journellement exécuté les travaux de sapes et de mines les plus périlleux. N'a cessé de se prodiguer en actes individuels et collectifs de courage et d'énergie donnant une preuve constante de l'esprit de sacrifice dont elle est animée.

Sous-lieutenant TADDEI, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, est tombé glorieusement à la tête de ses hommes, qu'il entraîna à l'assaut d'une tranchée ennemie, leur donnant un bel exemple de courage et de patriotique dévouement.

Sergent AVIS, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, a donné le plus bel exemple de courage en entraînant sa section en avant. Est tombé mortellement frappé.

Sergent ALLEMAN, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, a entraîné brillamment ses hommes dans la lutte à outrance soutenue pour assurer la conservation d'une tranchée enlevée à l'ennemi. Chargé spécialement de la défense d'un bar.agné à été tué dans une contre-attaque au moment où il se décou-

vrait pour mieux ajuster l'ennemi qui s'avancait.

Sergent VIALE, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, a entraîné brillamment sa demi-section à l'assaut d'une tranchée ennemie aux cris de : « En avant ! » Est tombé glorieusement dans cette tranchée conquise.

Sergent AZEMA, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, a fait preuve de la plus belle bravoure en entraînant crânement sa demi-section à l'assaut d'une tranchée ennemie. A soutenu une lutte acharnée à coups de grenades pour la défense de cette tranchée. Est tombé glorieusement frappé.

Caporal BOUCHENY, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, a trouvé une mort glorieuse en entraînant son équipe de grenadiers dans un boyau ennemi qu'il avait pour mission de conserver.

Caporal JUVEN, 137^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Ayant eu le pied droit brisé par une bombe, a demandé un couteau pour couper la chair qui le rattachait à la jambe. A fait preuve d'une endurance et d'un courage remarquables. N'a pas voulu quitter la tranchée avant d'embrasser son chef de section, dire adieu à tous les hommes de son escouade et à ses chefs.

Soldat AGOSTINI, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, est parti crânement à l'assaut d'une tranchée ennemie. A fait preuve du plus beau courage en soutenant, à coups de grenades, une lutte acharnée pour la conservation de cette tranchée conquise dans laquelle il est tombé glorieusement frappé.

Lieutenant PASTIER, escadron C. 43 : officier de premier ordre. A magnifiquement conduit sa compagnie au feu, les 20 et 21 août 1914. Très grièvement blessé, ne s'est laissé emporter du champ de bataille qu'après avoir passé le commandement et remis les papiers et les fonds de sa compagnie au sous-lieutenant qui le remplaçait.

Lieutenant DARAS, 338^e d'infanterie : officier très brillant sous tous les rapports ; a commandé sa compagnie avec une grande compétence. Blessé de deux balles le 21 septembre, est revenu sur le front à peine guéri. Vient d'être blessé grièvement aux deux jambes, pendant un violent bombardement, a exigé que des soldats blessés en même temps que lui soient pansés avant lui et a continué à assurer le commandement de sa compagnie jusqu'au dernier moment.

Sous-lieutenant ANGELI, 416^e d'infanterie : jeune officier sorti de Saint-Cyr à la mobilisation. A donné maintes preuves de courage et de sang-froid. Déjà blessé deux fois. S'est distingué dans la nuit du 29 juin à la tête de sa compagnie qu'il commande et qui, malgré les pertes subies et le feu violent de l'ennemi, a occupé et organisé l'entonnoir produit par l'explosion d'un fourneau de mine allemand.

Sous-lieutenant GOUJON, 36^e d'artillerie : blessé très grièvement le 18 septembre 1914, alors que sa batterie était soumise à un violent bombardement, a donné l'exemple du plus beau sang-froid, rassurant ses hommes et disant que sa blessure était sans gravité.

La 4^e section de la 4^e compagnie du 416^e d'infanterie : immédiatement après l'explosion d'un fourneau de mine allemand, la 4^e section de la 4^e compagnie du 416^e, composée de jeunes soldats de la classe 1915, s'est élancée sous le commandement de l'adjudant CARRALP et a occupé et organisé sous le feu de l'ennemi un entonnoir produit par l'explosion, donnant un bel exemple de courage et d'énergie.

Caporal THOB, 26^e M. du génie : est sorti de nos tranchées de sa propre initiative pour enlever un drapeau allemand qui flottait entre les lignes. Surpris par une patrouille ennemie, alors qu'il rentrait porteur de cet emblème, il s'assomma avec la crosse de son mousqueton le chef de la patrouille qui venait de lui tirer un coup de revolver à bout portant. Grièvement blessé, il réussit à se dégager des ennemis qui essayaient de l'entraîner. S'est antérieurement distingué au cours d'un combat où, après avoir pénétré dans la tranchée ennemie, il pansa son lieutenant mortellement blessé, dont il put ramener le corps dans nos lignes, malgré un feu intense de mitrailleuses. Est mort des suites de ses blessures.

Soldat TOUTVOYE, 350^e d'infanterie : déjà blessé le 25 août, a refusé de se laisser éva-

cuer et ne l'a été que le 5 septembre à la suite de complications. A rejoint le front aussitôt guéri, a toujours été un exemple de bravoure et d'énergie. A reçu le 26 juin à son poste, dans la tranchée de première ligne, une balle qui lui a traversé la poitrine de part en part. A eu l'énergie de se relever pour jeter un dernier défi à l'ennemi en lui criant : « Vous ne m'aurez pas encore cette fois-ci ». S'est abattu ensuite à bout de forces. Blessure très grave.

LE 8^e BATAILLON DE CHASSEURS : bataillon d'élite. Entouré et presque encerclé, a montré que ses officiers et ses chasseurs étaient dignes du numéro qu'ils portent et pouvaient être mis en parallèle avec ceux du 8^e de Sidi-Brahim.

LE 16^e BATAILLON DE CHASSEURS : par sa fougue et sa bravoure, a su rétablir une situation délicate et prouvé que, par une contre-attaque bien comprise, poussée à fond, jusqu'au corps-à-corps, le terrain pouvait être débarrassé et l'ennemi forcé de fuir.

Général BOICHUT, commandant l'artillerie d'un corps d'armée : officier général de première valeur. Appelé à prendre, au milieu d'un combat furieux, le commandement d'un secteur qui venait de changer deux fois de mains en une demi-heure et où les pertes étaient considérables, a su faire face immédiatement à la situation et rétablir le combat. A conservé finalement, après trois jours de lutte, le terrain dont la garde lui avait été confiée.

Lieutenant-colonel CHOPIN DE LA BRUYÈRE, sous-chef d'état-major d'un corps d'armée : apporte dans l'accomplissement des missions qui lui sont confiées de belles qualités d'énergie et de décision. A contribué largement sur le terrain à l'action du commandement dans la période du 30 juin au 2 juillet.

Chef de bataillon DEVINCET, 8^e bataillon de chasseurs : a fait preuve depuis deux mois et à nouveau pendant les journées du 30 juin au 2 juillet, d'une énergie et d'une bravoure exceptionnelles.

Chef de bataillon DURIEU, 155^e d'infanterie : a dirigé une vigoureuse contre-attaque contre un ennemi solidement retranché. S'est prodigué sans compter pour organiser la position conquise et mettre ses unités à même de résister aux contre-attaques allemandes ; y est parvenu.

Capitaines d'ARRAS et MAGNE, état-major d'une division d'infanterie : au cours des combats particulièrement violents du 1^{er} au 4 juillet, mis à la disposition du commandant d'un groupement constitué provisoirement, ont rendu les plus grands services dans un secteur particulièrement dangereux en secondant le commandement avec une intelligence, une activité et un sang-froid des plus dignes d'éloges.

Capitaine DESLANDES, 162^e d'infanterie : chef remarquable par sa vigueur, son énergie, son sang-froid. Par sa magnifique attitude au feu, en impose à tous. Déjà blessé trois fois.

Capitaine GUILLAUME, 61^e d'artillerie : s'est particulièrement distingué dans les journées du 30 juin au 2 juillet, à la tête d'un groupe qu'il manie en virtuose.

Capitaine MISSEREY, 61^e d'artillerie : a commandé et réglé personnellement, des tranchées les plus près de l'ennemi, le tir de plusieurs batteries lourdes dont il avait le commandement.

Lieutenant GAY, 155^e d'infanterie : a conduit sa compagnie à une contre-attaque avec un sang-froid, une bravoure et une énergie superbe ; est resté à son poste, blessé, et ne l'a quitté que sur l'ordre de son chef.

Médecin aide-major BALLACHE, 153^e d'infanterie : s'est dépensé sans compter, jour et nuit, dans les journées des 20 et 21 juin, se portant jusqu'aux premières lignes pour panser et ramener, non seulement les blessés de son bataillon, mais encore ceux d'autres régiments, à son poste de secours, qu'il avait admirablement organisé.

Médecin aide-major GALAN, 151^e d'infanterie : dans les journées du 30 juin au 3 juillet, malgré un bombardement violent et les obus asphyxiants, a été en permanence en première ligne, donnant à tous un magnifique exemple de courage, de sang-froid et d'endurance.

Sous-lieutenant BECUWE, 16^e bataillon de chasseurs : officier de devoir d'un courage et d'une fermeté remarquables. A été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant MOLINES, 16^e bataillon de chasseurs : officier d'une valeur éprouvée. Le 30 juin, a contribué pour une large part à repousser l'ennemi en se lançant bravement à l'attaque suivie de quelques hommes. Très grièvement blessé le jour même.

Sous-lieutenant BOGAERT, 16^e bataillon de chasseurs : le 30 juin, n'a quitté sa position que sur un ordre supérieur pour conduire une contre-attaque dans une autre partie du secteur, où il a réussi à gagner du terrain.

Sous-lieutenants ESCARY, CLAVIER, REGIBAUD, et DENIZOT, 8^e bataillon de chasseurs : restés seuls officiers de leur compagnie, ont rallié des groupes épars de chasseurs, avec lesquels ils ont continué la résistance sur les deuxième et troisième lignes. Se sont cramponnés autour du poste de commandement du chef de bataillon et ont continué à lutter trente-six heures durant, entravant ainsi tout nouveau progrès de l'ennemi.

Lieutenant TIROUFLLET, 271^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'un grand courage et de mépris du danger. Le 31 octobre, s'est brillamment élancé en tête de sa compagnie à l'attaque du et est tombé mortellement blessé, en atteignant le réseau de fils de fer de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant PATOZ, 271^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, s'est toujours signalé par son entrain et sa grande bravoure. A été blessé mortellement le 31 octobre, au moment où il cisailait lui-même les réseaux de fils de fer allemands, l'homme chargé de ce travail ayant été tué à ses côtés.

Sergent RIOU, 271^e d'infanterie : commandant des batteries de mortiers de compagnie. Pendant un violent bombardement, a donné un bel exemple de sang-froid, de courage et de fermeté dans l'accomplissement de son devoir, en réorganisant sous le feu ses batteries, dont huit pièces furent réduites en miettes, les remplaçant, allant d'un poste à l'autre, réglant le tir, toujours souriant et dédaigneux du danger.

Soldat COIC, 271^e d'infanterie : pendant un violent bombardement, blessé à la jambe, a continué à servir ses mortiers avec la plus grande activité, sous le feu des obus et des bombes ; quelques instants plus tard, à demi enseveli et étourdi par une bombe qui bouleversa ses mortiers, voulut encore remettre ses pièces en batterie, mais tomba évanoui et à bout de forces dans les bras de ses camarades.

Soldat BARON, 271^e d'infanterie : pendant un violent bombardement, blessé à la face par l'éclatement d'une bombe, s'est élancé vers ses mortiers en s'écriant : « Avant de m'en aller, il faut que je leur en envoie encore une salve, ça leur apprendra ! » N'est allé se faire panser que sur l'ordre du sergent chef d'équipe.

Sous-lieutenant VAUDIN, 50^e d'artillerie : jeune officier, aussi modeste que brave et énergique. Venu du parc, sur sa demande, commander la section de bombardiers constituée en février, a été chargé, en mai, d'organiser une demi-batterie de 58. S'est, dans tous les violents combats de bombes et explosions de mines qui se sont produits depuis et en particulier en juin, signalé par sa cranerie et son sang-froid. A su obtenir de son personnel un dévouement absolu, une attitude au feu et un sentiment de camaraderie qui font l'admiration de tous.

Adjudant TREMINTIN, 50^e d'artillerie : affecté en février à la section de bombardiers, a demandé à rester à la batterie de 58. A été, à maintes reprises, signalé par les colonels et chefs de bataillon d'infanterie, pour son énergie et son sang-froid. S'est particulièrement fait remarquer lors de l'explosion d'une mine, le 26 juin, par sa belle attitude. S'est immédiatement employé à dégager et à ramener ses camarades d'infanterie ensevelis sous les décombres.

Sous-lieutenant GRÉNE, 3^e d'artillerie : n'a cessé depuis le début de la campagne de se signaler par sa cranerie et son mépris du danger. Sa batterie ayant reçu le 26 juin la mission d'exécuter sur un abris de canon-revolver et de mitrailleuses un tir des plus délicats, qui avait nécessité l'évacuation de nos tranchées, s'est offert pour y aller installer son poste d'observation. A dirigé le tir de ce point, malgré les éclats qui arrivaient tout

près de lui, et a pu ainsi obtenir la démolition complète de l'ouvrage précité.

Sergent MANGEOT, pilote service aéronautique : habile et courageux, a effectué de nombreuses reconnaissances au-dessus des lignes ennemies. Le 4 juillet 1915, chargé d'une mission en pays ennemi, mission difficile et comportant les plus grands risques, s'en est acquitté avec succès, faisant preuve de sang-froid, d'audace et d'un mépris absolu du danger.

Soldat MAILLARC, 13^e d'artillerie : caporal LARROQUE, 2^e tirailleurs sénégalais ; soldats DEROU, 1^{er} génie ; BEZIN, 321^e d'infanterie ; THOMAS, 3^e de marche de zouaves ; LABRUDE, 61^e d'infanterie : très belle conduite pendant un violent bombardement de l'ennemi. Grièvement blessés.

Lieutenant-colonel TOMASINI, 47^e d'artillerie : a fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure et d'un mépris complet du danger. Le 6 septembre, blessé mortellement par un éclat d'obus et adossé à un arbre, dit à un soldat mitrailleur d'infanterie qui lui offrait son aide : « Vous allez porter des cartouches à votre mitrailleuse, courez vite ; le ravitaillement de votre pièce est plus intéressant que moi ». Quelque temps après, il mourait de sa blessure.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Médecin-major MANAUD, 23^e d'infanterie : médecin d'un dévouement à toute épreuve, ne marchande ni son temps ni sa peine. A su diriger, d'une façon remarquable, le service sanitaire, notamment pendant les journées des 22 et 23 juin et des 8 et 9 juillet.

Capitaine GUOTZ, état-major d'une division : officier d'état-major très complet, très intelligent, très brave et très actif. S'est déjà distingué par son énergie et sa décision, le 10 août et les 9 et 10 septembre 1914, en ramenant au feu des fractions qui faiblissaient. A largement contribué au succès du 8 juillet 1915, en assurant, par son activité et sa décision, le bon fonctionnement des liaisons.

Capitaine MICHEL, 357^e d'infanterie : s'est distingué, d'une façon toute particulière, dans l'attaque du 8 juillet 1915 où il a admirablement entraîné sa compagnie.

Chef de bataillon SHWAB, 43^e rég. territorial d'infanterie : officier dévoué et énergique qui a coopéré par une habile et vigoureuse diversion de flanc au succès du 8 juillet 1915.

Capitaine HENNEQUIN, 4^e rég. d'artillerie de campagne : n'a cessé depuis le début de la campagne de donner l'exemple de la bravoure, du calme et de la bonne humeur. S'est dépensé sans compter dans des reconnaissances incessantes et périlleuses. A été, pour le commandement de l'artillerie, un auxiliaire des plus précieux et a contribué dans une large mesure au succès de l'artillerie dans l'opération du 8 juillet 1915.

Sous-lieutenant LAURET, 417^e d'infanterie : a été blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne dans la nuit du 19 au 20 mai 1915 en remplissant une mission des plus périlleuses. Demandait à rester dans les tranchées ; n'a été évacué que sur l'ordre du général de brigade. A eu une citation à l'ordre de l'armée le 22 septembre 1914 ; ne cesse de payer de sa personne et de donner le plus bel exemple.

Lieutenant MAILLEY, 44^e d'infanterie : blessé grièvement au mois de septembre 1914 ; officier dévoué et énergique.

Lieutenant BARY, 3^e zouaves de marche : officier d'une activité et d'une bravoure remarquables. S'est particulièrement distingué au combat du 23 août 1914 où il a été blessé. Blessé de nouveau le 6 juillet 1915, a perdu l'œil gauche.

Sous-lieutenant MOINAULT, 200^e d'infanterie : belle attitude au feu. Déjà blessé en septembre 1914. A reçu une deuxième blessure en enlevant une tranchée allemande en tête de sa section le 28 avril 1915.

Canonier MOUTIER, 2^e d'artillerie à pied : par son caractère, son courage, son dévouement et son esprit de sacrifice, a donné un bel exemple de valeur civile et militaire.

Capitaine JAFFRELOT, 360^e d'infanterie : officier d'un allant et d'un entrain remarquable ; sous un bombardement ininterrompu et extrêmement violent et malgré les attaques répétées de l'ennemi et les pertes subies, a su conserver toutes les positions conquises.

Chef d'escadron COUDANNE, 57^e d'artillerie : officier supérieur doué des plus remarquables qualités de bravoure, de coup d'œil et de sang-froid. Contusionné, le 8 septembre 1914, par un éclat d'obus, a conservé le commandement de sa batterie. Cité à l'ordre de l'armée le 9 octobre 1914. Rattaché momentanément à une artillerie divisionnaire, a été blessé de quatre éclats d'obus, le 2 juillet 1915, à son poste de commandement, le même obus tuant à côté de lui un de ses capitaines et deux téléphonistes.

Lieutenant de réserve GRANIER DE CAS-SAGNAC, 315^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué au combat du 13 septembre 1914, où il a été sérieusement blessé, par son énergie, son entrain au feu, son ascendant sur la troupe et aussi son habileté manœuvrière. Excellent commandant de compagnie sur lequel on pouvait compter en toutes circonstances jusqu'au moment où sa blessure au pied ne lui a plus permis de continuer à faire du service actif.

Lieutenant HURET, 348^e d'infanterie : officier d'une rare hardiesse, ayant un parfait mépris du danger, toujours prêt, avec un rayon de volontaires auxquels il a su inspirer une confiance absolue, aux missions périlleuses, du plus bel exemple pour tous. En campagne depuis le début de la guerre et évacué quelque temps pour maladie, est revenu au front à peine rétabli. A été cité à deux reprises, en mai et juin 1915, à l'ordre de la brigade pour son intelligence, son sang-froid, sa hardiesse, son courage au cours de l'exécution de missions délicates et périlleuses. Vient d'être blessé d'un coup de feu à la cuisse droite dans la nuit du 15 au 16 juillet, aux abords immédiats des réseaux allemands au moment où, ayant reconnu un point intéressant de ces réseaux, et ayant par suite rempli sa mission, il se disposait à rentrer dans nos lignes.

Sous-Lieutenant SOMBRET-GONTHIE, 8^e zouaves de marche : a conduit avec le plus grand sang-froid et la plus grande bravoure sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes. A été grièvement blessé sur la quatrième ligne de tranchées enlevée, au moment où il faisait exécuter à sa compagnie un changement de front pour résister à une violente contre-attaque. Le poumon gauche traversé de part en part, s'est fait mettre contre un talus d'où il pouvait voir l'ennemi et n'a cessé d'encourager les hommes qui ont repoussé la contre-attaque.

Capitaine GABET, 2^e de marche du 1^{er} étranger : a maintenu énergiquement sa compagnie de mitrailleuses sous un bombardement intense et malgré des pertes sensibles. Atteint de trois blessures, a conservé pendant plusieurs heures son commandement.

Capitaine MESNIL, 2^e de marche du 1^{er} étranger : officier ardent et énergique. A vigoureusement poussé sa compagnie de mitrailleuses en avant, malgré les pertes sérieuses subies et l'a maintenue en première ligne dans les tranchées enlevées pendant quatre jours, brisant toutes les contre-attaques ennemies.

Capitaine DUTHEIL, 8^e zouaves de marche : le 17 juin 1915, au cours d'un combat offensif des plus meurtriers, a pris le commandement d'un bataillon dont le chef venait d'être tué. A poussé à fond l'attaque qui nous a rendus maîtres d'une position importante qu'il a parfaitement organisée. Bien que blessé deux fois, est resté à la tête de son bataillon et a tenu tête à plusieurs contre-attaques qui ont été repoussées. A refusé de se faire évacuer.

Aumônier BACHERE, 8^e zouaves de marche : le 16 juin 1915, a accompagné les zouaves jusqu'à la ligne de feu la plus avancée pour donner les soins et le secours de la religion aux blessés. Au moment où une violente contre-attaque se produisait et faisait fléchir un groupe de zouaves privés de chef, s'est élancé en avant, son bonnet de police d'une main, son bâton de l'autre, en criant : « Allons les zouaves, ne ferons-nous pas aussi bien que les camarades, le 9 mai ? Il m'est défendu de verser le sang, mais j'ai mon bâton. En avant ». Par son attitude admirable et son

exemple, a ainsi réussi à faire repousser la contre-attaque.

Capitaine GARASSOU, 4^e tirailleurs indigènes : le 16 juin 1915, malgré de terribles foudres d'enfilade, après avoir bousculé les tranchées allemandes, est parvenu avec sa compagnie dans les tranchées de deuxième ligne. A assuré la défense de la gauche de notre conquête, résistant à un tir violent de grenades, qu'il ramassait lui-même avant qu'elles n'éclatent et qu'il renvoyait sur l'ennemi.

Lieutenant MARION, 2^e de marche du 1^{er} étranger : officier d'une bravoure à toute épreuve. A été grièvement blessé le 16 juin 1915, en entraînant sa section à l'attaque sur un terrain balayé par le feu des mitrailleuses allemandes.

Capitaine CHANAVAS, 7^e tirailleurs algériens : brillant officier, remarqué maintes fois au cours de la campagne par ses belles qualités d'allant et de vigueur. S'est distingué les 16 et 17 juin 1915, en renforçant et occupant une position conquise où il a su maintenir, sous un feu violent et meurtrier, sa compagnie, composée en majeure partie de jeunes soldats, engagés pour la première fois.

Lieutenant DAHMANN, 4^e tirailleurs indigènes : officier intelligent et dévoué, qui, le 16 juin 1915, portant sa section à l'attaque des tranchées ennemies et voyant une certaine hésitation sous le feu intense de l'artillerie et des mitrailleuses, dit en arabe à ses tirailleurs : « Dieu seul est grand ; si nous devons mourir, c'est écrit ; en avant ! ».

Capitaine VALLOIS, 2^e territorial d'infanterie : belle tenue au feu. Grièvement blessé le 29 septembre 1914, a conservé le commandement de sa compagnie. A dû être évacué pour « sciatique traumatique », affection en liaison directe avec la blessure.

Capitaine JOLLIVET, 238^e d'infanterie : très brillant officier. A été blessé à la tête de son bataillon au combat du 20 septembre 1914 ; ayant les deux jambes brisées, a passé le commandement du bataillon à un lieutenant en lui expliquant nettement le rôle à remplir. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Chef de bataillon FAURY, 10^e bataillon de chasseurs : a dirigé avec sa bravoure habituelle, son esprit de suite et de méthode, les difficiles opérations du 15 au 20 juin 1915. Bien que contusionné par des éclats d'obus et malgré la démolition successive par l'artillerie allemande de deux postes de commandement a conservé tout son calme et toute son énergie.

Capitaine DOUDEUIL, 31^e bataillon de chasseurs : a pendant 7 jours les deux derniers malgré une entorse) assumé le commandement d'un détachement de première ligne au contact de l'ennemi. A entraîné ses chasseurs onze fois à l'assaut dont quatre consécutives et a repoussé quatre contre-attaques.

Lieutenant LE BOBINNEC, 1^{er} rég. de zouaves : a été grièvement blessé le 30 décembre 1914 à son poste d'observation dans les tranchées. A été cité à l'ordre de l'armée. A perdu l'œil droit et la vision de l'œil gauche.

Lieutenant GUERY, 12^e bataillon de chasseurs alpins : officier du plus grand courage, a conduit heureusement dans différentes circonstances des reconnaissances difficiles et dangereuses. Blessé grièvement en soutenant avec sa section des assauts d'une troupe supérieure en nombre.

Sous-lieutenant BORRON, 8^e de marche de zouaves : le 6 septembre 1914, bien que blessé d'un éclat d'obus au côté, est bravement resté à la tête de sa section. Blessé de nouveau très grièvement le 19 novembre 1914, est soigné depuis huit mois à l'hôpital et restera probablement impotent.

Lieutenant BOURSEAU, 98^e d'infanterie : au cours d'un bombardement violent des tranchées de sa compagnie, a été grièvement blessé au moment où il se portait au secours d'un observateur qu'on venait de lui signaler comme étant pris sous un arbre qu'un obus avait coupé. Déjà cité à l'ordre de l'armée pour son attitude pendant les combats d'août 1914.

Capitaine PICARD, état-major d'une division d'infanterie : officier très dévoué et plein d'énergie, qui s'était déjà distingué comme commandant de compagnie en enlevant d'assaut une tranchée le 16 février 1915. Détaché lors des combats du 6 juillet 1915 en liaison avec le commandant de l'attaque, a été

blessé par un obus au début de l'action. Est resté malgré cela à son poste toute la journée, s'acquittant jusqu'au bout de la mission qui lui avait été confiée (20-27 juin 1915).

Capitaine MALLARONI, 17^e d'artillerie : s'est montré un des tireurs les plus habiles et les plus audacieux. Dans l'affaire du 6 juillet 1915, a joué avec son groupe un rôle capital et a pris une part des plus importantes au succès du bombardement.

Capitaine LOMBAL, 42^e d'artillerie : a fait preuve, en toutes circonstances, d'un grand courage et d'une belle attitude. Le 27 août 1914, a remplacé immédiatement le chef d'escadron, blessé dans une reconnaissance de position réputée de sacrifice, a pu y établir et y maintenir son groupe sous un feu des plus violents, se portant tour à tour à chaque pièce pour y soutenir, par sa présence, le moral des troupes. Durant les journées du 27 février au 12 mars 1915, s'est fait remarquer par son intrépidité sous le feu. Dans des combats furieux, et particulièrement dans les journées des 20, 21 et 22 juin 1915, n'a pas hésité à se porter très en avant, sous le feu le plus violent, pour observer, soutenir et augmenter sa précision et, de ce fait, a causé de lourdes pertes à l'ennemi. A puissamment contribué au succès du 6 juillet 1915, en dirigeant le tir en brèche de l'observatoire qu'il avait organisé.

Capitaine CATELIN, 9^e bataillon de chasseurs : a chargé à la baïonnette à la tête de sa compagnie avec un entrain et un courage admirables, enlevant d'un seul bond deux lignes de tranchées ennemies et faisant de nombreux prisonniers. A ensuite, pendant deux jours et deux nuits, continué une lutte acharnée dans les boyaux, soutenant l'ardeur de ses hommes par son calme et son attitude superbe au feu. S'est distingué à nouveau, le 25, en enlevant brillamment d'assaut, à la tête de ses chasseurs, 150 mètres de tranchée où l'ennemi avait réussi à s'établir.

Lieutenant WATER dit WATEL, 9^e bataillon de chasseurs : a brillamment chargé à la baïonnette à la tête de ses chasseurs et s'est emparé d'une partie importante des tranchées ennemies. Blessé à la tête, n'est allé se faire panser que sur l'ordre du chef de bataillon et après s'être assuré que le terrain conquis était solidement tenu.

Sous-lieutenant VENNER, 9^e bataillon de chasseurs : a entraîné son peloton à l'assaut avec un courage héroïque, enlevant successivement deux lignes de tranchées ennemies. S'est dépensé sans compter pour assurer la défense de la position conquise et, dans ce but, a pris le commandement momentané d'une compagnie privée de tous ses officiers.

Capitaine MATHIS, direction de l'infanterie : s'est signalé au début de la campagne par sa bravoure et son sang-froid, accomplissant toujours son devoir dans des circonstances souvent périlleuses. A été grièvement blessé le 31 octobre 1914 à la tête par un éclat d'obus, au poste de commandement du général commandant la brigade. Deux fois cité à l'ordre de l'armée.

Lieutenant COCHIN, 146^e d'infanterie : le 25 septembre 1914, à l'attaque d'un village malgré deux blessures graves, a conservé le commandement de sa section et, par son énergie, a maintenu celle-ci sur le champ de bataille sous un feu violent de l'ennemi.

Lieutenant DE LOUBENS DE VERDALLE, 298^e d'infanterie : très bon officier qui a été blessé le 8 septembre 1914, à la paume du jour, en se portant, à la tête de sa section, à l'attaque des positions ennemies. A eu le fémur fracturé avec raccourcissement de trois centimètres.

Sous-lieutenant BIELOVUCIE, escadron M. S. 26 : du mois de septembre 1914 au mois de janvier 1915, a accompli de nombreuses et difficiles missions aériennes et exécuté de périlleuses reconnaissances en pays ennemi.

Lieutenant FEUGÈRE, observateur en aéroplane : a fait preuve, comme observateur d'artillerie, pendant les mois de novembre et décembre 1914, de belles qualités d'entrain et de sang-froid. Comme élève-pilote, a été grièvement blessé, le 25 mars 1915, dans un accident d'aviation, et a repris, aussitôt rétabli, son entraînement, donnant à tous le meilleur exemple.

Sous-lieutenant BEER, 129^e d'infanterie : officier de réserve très sérieux, très posé, de belle tenue. A été grièvement blessé dans les tranchées au cours d'un violent bom-

bardement, alors qu'il commandait le feu de sa section.

Capitaine CARISSAN, 71^e d'infanterie : blessé une première fois grièvement le 29 août 1914, revenu au front le 6 octobre. A assuré pendant quatre jours d'une façon remarquable la reconstitution du régiment au lendemain des affaires des 3-5 octobre. A commandé ensuite un bataillon, l'a mené avec une énergie superbe à l'attaque de points d'appui très forts. S'est distingué en mai et juin 1915 à la tête de la compagnie de mitrailleuses. Enfoncé le 16 juin par une torpille aérienne avec trois de ses hommes dont deux furent tués. Blessé de nouveau le 15 juillet 1915, a refusé de se laisser évacuer et continué à exercer son commandement. Officier d'une intelligence d'élite, d'un courage hors ligne toujours prêt à se donner corps et âme.

Lieutenant BALLEYGUIER, escadron C. 4 : observateur plein d'entrain et d'énergie. A fait de nombreux réglages d'artillerie depuis le mois de décembre 1914 et a mis toute son intelligence à perfectionner le réglage de l'artillerie par l'application de méthodes nouvelles et l'emploi des projecteurs. A été, le 14 juillet 1915, parti à partie par un avion ennemi, s'est trouvé à faible hauteur des tranchées ennemies. A essayé d'obtenir avec les mains les trous faits par les balles dans le réservoir d'essence ; l'appareil ayant pris feu en l'air a été gravement brûlé et a conservé tout son sang-froid pour porter secours à son pilote grièvement blessé.

Sous-lieutenant THOMAS, 3^e bis de zouaves : intelligent et courageux, a fait preuve, en toutes circonstances, de sang-froid, d'initiative et de jugement. Le 8 juillet 1915, commandant sa compagnie en l'absence de son capitaine, a été blessé grièvement dans les tranchées d'un éclat d'obus qui lui a occasionné la perte de l'œil droit.

Capitaine VAULOT, compagnie du génie 15/4 : toujours énergique, zélé et travailleur. Revenu du Maroc pour aller sur le front, a participé à de nombreuses actions comme lieutenant du génie, notamment à deux attaques, le 22 février 1915, et a été grièvement blessé (perte d'un œil et fracture d'un maxillaire) en organisant la position conquise.

Capitaine GILLET DE CHALONGE, escadron Y. 95 : a effectué de très nombreuses reconnaissances en avion, sur le front ; commande actuellement une des unités d'aviation du camp retranché de Paris.

Sous-lieutenant JONDRIER, 236^e d'infanterie : promu récemment sous-lieutenant a fait preuve à la tête de sa section d'un allant, d'un entrain et d'un à-propos qui ont permis d'enlever par surprise une tranchée allemande et de faire avec une poignée d'hommes un nombre important de prisonniers.

Sous-lieutenant ARNAUD, 159^e d'infanterie : donne depuis le mois d'août 1914 l'exemple du courage le plus réfléchi et de l'entrain le plus remarquable. Tout particulièrement dans l'attaque des tranchées ennemies, le 14 juillet 1915, a entraîné sa compagnie à l'assaut d'une manière splendide, confirmant ainsi les qualités de soldat et de chef dont il n'a cessé de donner des preuves éclatantes.

Sous-lieutenant DE RABAUDY, 150^e d'infanterie : a fait preuve du plus brillant courage en se précipitant, le 30 juin 1915, à la tête de sa section à la contre-attaque d'une troupe allemande qui débouchait inopinément. A fait reculer l'ennemi. A été lui-même grièvement blessé dans la contre-attaque. Officier des plus énergiques, s'étant fait remarquer maintes fois par sa brillante attitude au combat.

Sous-lieutenant BÉCUWE, 16^e bataillon de chasseurs : officier de devoir, d'un courage et d'une fermeté remarquables. Le 30 juin 1915, sous un bombardement intense, a maintenu ses hommes dans la tranchée qu'il avait mission de garder à tout prix. A été très grièvement blessé pendant l'action.

Sous-lieutenant MÉTAYER, 264^e d'infanterie : a été blessé grièvement en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant ADAM, 5^e bataillon de chasseurs : chef de section remarquable. Affecté depuis peu au peloton de mitrailleuses du corps, fut appelé pendant le combat du 20 juin 1915 à prendre le commandement dans une compagnie éprouvée. Donnant le plus bel exemple de bravoure et d'énergie, réussissait à entraîner à l'assaut les éléments dont il avait pris le commandement.

A été grièvement blessé à quelques mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant BEZEAUD, 23^e bataillon de chasseurs alpins : son peloton occupant une position avancée et très dangereuse, prise de front et de flanc par des feux de mitrailleuses et d'artillerie, ayant subi des pertes sensibles après un bombardement de six jours et de six nuits, n'a cessé de passer dans les tranchées de première ligne pour encourager ses hommes en leur disant : « Ne restez-nous ici que quelques hommes, nous tiendrons quand même ! » (combats des 11 et 13 juillet 1915).

Capitaine POGNON, 11^e d'artillerie : excellent capitaine, commandant depuis le début de la guerre. A fait preuve des plus belles qualités d'énergie, de courage et d'endurance dans toutes les circonstances où sa batterie a été engagée. A été grièvement blessé le 9 juillet 1915 à son poste de commandement (perte d'un œil) et n'a consenti à le quitter qu'après avoir passé la consigne à son lieutenant.

Capitaine SALET, 14^e d'infanterie : conduite très belle au combat du 17 septembre 1914, où il a maintenu à l'attaque sa compagnie sous une pluie d'obus. A été blessé et restera infirme.

Sous-lieutenant BERTHET, 75^e d'infanterie : très bon officier. A été très grièvement blessé, le 20 juillet 1915, en dirigeant l'exécution de travaux dangereux. A subi l'amputation d'une jambe.

Sous-lieutenant POINSARD, escadron M. F. : le 19 juillet 1915, pendant un réglage de tir, a attaqué un avion allemand qui voulait franchir nos lignes, a été blessé au cours du combat. A eu l'énergie, malgré une hémorragie violente, de ramener jusqu'au sol son avion et son officier observateur. Pilote remarquable par son sang-froid et son énergie, qui n'a pas quitté le front depuis le début de la campagne. Y a exécuté près de cent cinquante reconnaissances et réglages de tir, rentrant plus de vingt fois avec son avion sérieusement atteint.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Maréchal des logis SPENGLER, 9^e dragons. Porte-fanion d'un général commandant d'armée : a eu une belle attitude au feu lors des premiers engagements. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef JARIGE, 8^e chasseurs : serviteur des plus sûrs et des plus dévoués. Fait preuve des qualités de chef dans le commandement de son peloton ; énergie, entrain, belle attitude au feu. A eu le pied traversé par une balle le 22 août 1914. A rejoint son escadron dès que cela lui a été possible. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis GRENIER, 11^e hussards : porte-fanion d'un général commandant de division : sert avec zèle et dévouement depuis le début de la campagne. Excellente attitude au feu. Sous-officier consciencieux et méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant chef LACOSTE, du 9^e chasseurs à cheval : excellent sous-officier. Versé dans l'armée territoriale, a demandé à partir dans la réserve. Au front depuis le début de la campagne, s'acquitte en toute circonstance avec autorité et sang-froid de ses fonctions de chef de peloton. (Croix de guerre.)

Adjudant MAUREL, au 1^{er} hussards : sur le front depuis le début de la campagne. Belle attitude au feu. A été grièvement blessé le 23 août 1914, a rejoint aussitôt guéri. Excellent sous-officier sous tous les rapports. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis PERREU, quartier général d'une armée : sous-officier très sérieux et de toute confiance. Spécialiste expérimenté. A assuré son service dans les conditions les plus satisfaisantes depuis le début de la campagne. Sous-officier très dévoué, conduite et tenue excellentes. Sous-officier très méritant.

Adjudant LAPOSTOLLE, 26^e dragons : excellent serviteur, dévoué et intelligent. A beaucoup de commandement. Fait partie de l'escadron à pied du régiment et s'est bien comporté en toutes circonstances dans le service des tranchées. (Croix de guerre.)

Adjudant MOREL, 14^e hussards : vieux serviteur plein de zèle et de dévouement. A pris

part à toute la campagne et a fait preuve, en toutes circonstances, d'énergie et d'un excellent esprit militaire. Ne connaît que son devoir. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BASTEL, 5^e dragons : sous-officier de carrière, intelligent et dévoué. N'a cessé de donner le meilleur exemple depuis le commencement de la campagne. Chargé de commander un détachement le 28 septembre 1914, a su mener à bien sa mission bien qu'il se soit trouvé à plusieurs reprises en situation périlleuse. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GOUVERD, 6^e chasseurs : serviteur de tout premier ordre qui s'est énormément dépensé pendant la campagne en donnant un bel exemple de haut caractère par sa sérénité, la façon de faire son devoir, toujours avec le meilleur esprit militaire. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis LESTIENNE, 6^e chasseurs : s'est bien comporté en toutes circonstances depuis le début de la campagne et a toujours fait preuve de calme et de sang-froid et d'une belle tenue au feu. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis SALVELLE, 10^e hussards : ancien sous-officier ayant quitté l'armée active après plus de quinze ans de services. A servi pendant la campagne avec le plus grand zèle et le plus entier dévouement. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis CRÉNIER, 11^e chasseurs : vieux serviteur qui s'est toujours fait remarquer par le zèle le plus louable et a déployé, en campagne, une constante activité, jointe à une vraie cranerie sous le feu. (Croix de guerre.)

Adjudant GERVAIS, 21^e chasseurs : beaux états de services. A fait preuve d'énergie, de décision et de mépris du danger en s'orientant comme volontaire pour une reconnaissance exécutée à proximité des lignes ennemies. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis Sallé, du 6^e chasseurs d'Afrique, estafette au quartier général d'une division : sous-officier de confiance ayant de très beaux états de services, très allant, très brave dans son service d'estafette d'une division d'infanterie. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef CHASSAING, 15^e dragons : excellent sous-officier ; s'est montré au cours de la campagne très brave et très dévoué ; commande bien son peloton. (Croix de guerre.)

Adjudant SARDAMAROT, 10^e dragons : excellent adjudant, intelligent et zélé, déjà très apprécié pour ses bons services en temps de paix, précieux auxiliaire pour son capitaine pendant la campagne. Conduite et tenue parfaites. (Croix de guerre.)

Adjudant SALEIX, 20^e dragons : adjudant ayant fait preuve, pendant sa longue carrière de sous-officier, d'un esprit de dévouement, d'une conscience de son devoir qui ne se sont jamais démentis ; a affirmé ces qualités pendant la campagne, montrant en plus une grande bravoure. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef CLAMENS, 10^e dragons : excellent adjudant chef ; serviteur modèle, de toute confiance. Depuis le début de la campagne, comme adjoint à l'officier d'approvisionnement, a, par son activité, la régularité de sa comptabilité, son zèle de tous les instants dans des circonstances souvent très difficiles, rendu au régiment les plus grands services.

Adjudant COURTY, 19^e dragons : sous-officier particulièrement apprécié pour ses qualités de zèle et de dévouement. S'est très bien comporté au feu. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis DÉZARNAUD, 4^e spahis : ancienneté de services, très bon maître maréchal ferrant, très zélé et dévoué ; n'a jamais mérité que des éloges pour la manière dont il a exécuté son service spécial. Très méritant.

Maréchal des logis CABROL, 4^e chasseurs d'Afrique : excellent serviteur, dévoué et consciencieux, ancien de services, a acquis de nouveaux titres par le zèle avec lequel il a assuré son service depuis le début de la campagne.

Maréchal des logis TISSERAND, 23^e dragons : maître maréchal dévoué et consciencieux, très habile ouvrier. Depuis le début de la campagne, a très bien assuré son service, parfois dans des conditions très difficiles. A toujours fait preuve du plus grand dévouement.

Adjudant-chef DODIVERS, 5^e hussards : ex-adjudant maître d'armes du régiment ; a rejoint le front sur sa demande ; s'y distingue

- par ses qualités maîtresses : zèle et discipline, dévouement absolu et cranerie sous le feu, autorité et énergie à toute épreuve. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef REBOUX**, 7^e chasseurs : sous-officier actif et énergique qui, au cours de sa longue carrière, a toujours fait preuve de dévouement le plus absolu et d'un zèle qui ne s'est jamais ralenti. Très bon chef de peloton depuis le commencement de la campagne. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis PAILLOT**, 7^e hussards : nombreuses campagnes (11) en Algérie, au Sahara, au Maroc ; a assisté à de nombreux combats. Très dévoué, toujours prêt à marcher ; ne cesse de donner le meilleur exemple. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef DESGRANDCHAMPS**, 9^e chasseurs à cheval : remarquable sous-officier, très intelligent, très bonne instruction et éducation. A fait pendant toute la campagne fonctions d'officier d'approvisionnement où il s'est fait remarquer par son zèle et son dévouement : en plusieurs circonstances a subi le feu de l'ennemi et a montré beaucoup de sang-froid. A demandé à aller aux tranchées tout en étant dispensé de ce service. Y est allé et s'est distingué à l'attaque du 23 décembre 1914. (Croix de guerre.)
- Adjudant VERNET**, 3^e chasseurs d'Afrique : a toujours rendu de très bons services militaires. Sur le front depuis le début de la campagne, s'est constamment signalé par son énergie, remarquée spécialement par différents chefs. (Croix de guerre.)
- Chef armurier JOURDANET**, 12^e hussards : a rendu les plus grands services au cours des cinq premiers mois de campagne par le soin et le dévouement avec lesquels il a entretenu le matériel roulant et les armes du corps dans les périodes les plus difficiles. A eu aussi à exécuter à plusieurs reprises des réparations d'armes pour des fractions d'infanterie de première ligne. A rejoint le dépôt en janvier, par ordre. Serviteur des plus dévoués ; méritant. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef CYROT**, 26^e dragons : d'une activité inlassable. N'a cessé, depuis le début de la guerre, de donner à tous l'exemple d'un dévouement sans bornes. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis CHIBLE**, 12^e hussards : a de nombreuses campagnes dans les régions sahariennes et en Algérie. A montré le plus grand dévouement depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)
- Adjudant POIX**, 14^e chasseurs : par son activité et son dévouement, a rendu de précieux services depuis le début de la guerre. (Croix de guerre.)
- Adjudant MISSON**, 2^e dragons : excellent sous-officier. S'est fait remarquer par sa brillante conduite au feu. A reçu quatre blessures graves. (Croix de guerre.)
- Adjudant BIANCHI**, 2^e dragons : dix ans de service dans l'armée active. Délivré de toute obligation militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre. Sur le front depuis le début des hostilités, est un exemple vivant pour les jeunes sous-officiers. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef MAZET**, 7^e cuirassiers : vigoureux et intelligent. Très méritant. A toujours servi depuis le début de la campagne avec le plus entier dévouement. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef CHAUVEAU**, 14^e dragons : vieux serviteur, très méritant. Depuis le début de la campagne, a rendu les meilleurs services par ses qualités d'ordre, de méthode et de conscience. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef MONTAT**, 10^e de cuirassiers : ancien de service. Très précieux auxiliaire, aussi bien par l'énergie qu'il montre que par son expérience. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef BROUSSE**, 21^e chasseurs : excellent serviteur. A demandé à être compris dans un escadron mobilisé et rempli à la satisfaction de ses chefs les fonctions de chef de peloton. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis NÉRON**, 17^e chasseurs : digne des plus grands éloges ; ouvrier remarquable. S'est dépensé sans compter pendant toute la campagne et n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à aller jusqu'à la ligne de feu soigner les chevaux blessés. Serviteur modèle. (Croix de guerre.)
- Adjudant PIET**, 25^e dragons : sous-officier venant de l'école de cavalerie, très sérieux, très actif, très bon serviteur, dans lequel on peut avoir toute confiance, très méritant.
- Adjudant-chef CARRÉ**, 3^e dragons : excellent sous-officier, a fait preuve pendant toute la campagne d'un zèle et d'une activité au-dessus de tout éloge. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef BRUNET**, 4^e dragons : serviteur des plus dévoués. S'est montré très actif, très zélé pendant toute la campagne. (Croix de guerre.)
- Adjudant MORAND**, 2^e dragons : sur le front depuis le début de la guerre où il remplit les fonctions d'officier d'approvisionnement avec un zèle incomparable et un dévouement inlassable ; est le modèle des serviteurs.
- Brigadier DAULIAC**, 3^e hussards : a fait campagne en Chine et en Algérie, d'une énergie et d'un dévouement exemplaire ; très ardent donne un bel exemple du soldat aguerri, et sait faire profiter les autres de son expérience. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis REY**, 25^e dragons : serviteur d'un dévouement parfait, ayant justifié au cours de la campagne la confiance qu'il avait inspirée antérieurement ; a fait preuve en toutes circonstances des plus sérieuses qualités militaires. (Croix de guerre.)
- Adjudant MEMPONTEIL**, 2^e cuirassiers : au régiment actif depuis le début de la campagne a continué à se montrer consciencieux et dévoué donnant partout le meilleur exemple. (Croix de guerre.)
- Adjudant CERVONI**, 23^e dragons : excellent sous-officier énergique et allant. S'est distingué par sa bravoure au combat du 17 août 1914. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis FAUDIERE**, 5^e cuirassiers : s'est toujours acquitté en paix comme en guerre de ses fonctions spéciales avec la plus grande compétence et le plus complet dévouement. S'est très bien comporté dans toutes les opérations auxquelles il a pris part. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis COUZARD**, 9^e cuirassiers : venu au front sur sa demande alors que par ses fonctions spéciales il aurait pu rester au dépôt. A fait preuve de zèle et d'énergie et s'est toujours conduit brillamment au feu. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef DENARD**, 5^e dragons : sous-officier des plus énergiques, qui s'est signalé en toutes circonstances et en particulier le 22 octobre 1914 par sa belle tenue au feu. (Croix de guerre.)
- Adjudant ROCHE**, 3^e hussards : serviteur dévoué qui ne se lasse jamais, accomplit avec la plus grande conscience toutes les missions qui lui sont confiées. Donne le meilleur exemple à la troupe par son courage et sa bonne humeur. (Croix de guerre.)
- Adjudant RIVAL**, 2^e cuirassiers : au régiment actif depuis le début de la campagne, s'est toujours montré dévoué et énergique, faisant preuve des meilleures qualités militaires. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis DROS**, 4^e cuirassiers : très bon sous-officier qui s'est signalé pendant toute la campagne par sa belle attitude au feu et sa manière de servir. (Croix de guerre.)
- Adjudant GUY**, 1^{er} dragons : excellent adjudant d'escadron qui a fait toute la campagne et s'est spécialement fait remarquer dans deux reconnaissances, le 10 septembre et le 13 septembre 1914. (Croix de guerre.)
- Adjudant RUELLE**, 23^e dragons : bon et vieux serviteur qui a fait preuve, en toutes circonstances d'entrain et de dévouement. A été blessé, le 5 octobre 1914. (Croix de guerre.)
- Adjudant DE VACHON**, 5^e cuirassiers : beaux états de service. Remplit avec conscience et dévouement ses fonctions de vauemestre.
- Adjudant JULLIOT**, 8^e cuirassiers : excellent et très dévoué serviteur. Chargé des détails des convois, a su obtenir un ordre complet et la plus grande discipline. A fait, sur sa demande, le service aux tranchées et s'y est fait remarquer par son attitude. (Croix de guerre.)
- Chef armurier LASCAUX**, 16^e dragons : marche avec le régiment depuis le début de la campagne et a toujours fait preuve du plus entier dévouement dans l'exécution de son service spécial.
- Adjudant BADIN**, 30^e dragons : s'est bien comporté en toutes circonstances depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis VENET**, 30^e dragons : très méritant et très bon maréchal ferrant, a montré le plus grand dévouement depuis le début des hostilités. A pris part à toutes les opérations du régiment. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis BEAUVAIS**, 1^{er} chasseurs : maréchal des logis maître maréchal, ayant suivi le régiment dans toutes ses opérations depuis le début de la campagne. Très bon ouvrier, intelligent, actif, dévoué. A rendu de réels services au cours de la campagne.
- Maréchal des logis LEROUX**, 10^e chasseurs : sous-officier remarquable comme vigueur et énergie. Très dévoué, n'a pas quitté son chef de corps et a eu dans des circonstances critiques une excellente attitude. Très méritant. (Croix de guerre.)
- Adjudant BURBOT**, 16^e dragons : depuis le début de la campagne, met toute son énergie à assurer le service pénible qu'il a à fournir. A montré décision et sang-froid en sauvant un fourgon qui allait être pris. (Croix de guerre.)
- Adjudant PUGINIE**, 13^e dragons : excellent adjudant, actif, énergique et vigoureux, s'acquittait avec le plus grand zèle de ses fonctions, très dévoué, rend les meilleurs services. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis NICOD**, 13^e dragons : très bon sous-officier, actif, vigoureux, dévoué et s'acquittait très bien des fonctions qui lui sont dévolues depuis le début de la campagne. Très méritant.
- Adjudant CACCIAGUERRA**, 10^e chasseurs : type du serviteur dévoué et consciencieux. Énergique et expérimenté. Très brave. (Croix de guerre.)
- Adjudant trompette-major HUCK**, 3^e cuirassiers : bon sous-officier, dévoué, dirigeant la fanfare avec zèle et compétence. Du sang-froid au feu. (Croix de guerre.)
- Maréchal des logis HERBELIN**, 15^e chasseurs : excellent serviteur, aussi apprécié au point de vue professionnel que pour ses qualités militaires. A fait preuve pendant la campagne d'un dévouement, d'une activité à toute épreuve et dans toutes des conditions où son service présentait parfois les plus grandes difficultés. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef MINVIELLE**, 22^e dragons : serviteur consciencieux ayant fait toute la campagne jusqu'en février 1915 comme adjoint à l'officier d'approvisionnement.
- Adjudant-chef DURIS**, 3^e cuirassiers : très bon adjudant-chef, de très belle tenue, intelligent et dévoué. Du calme et du sang-froid au feu. (Croix de guerre.)
- Adjudant RADELET**, 15^e chasseurs : sous-officier des plus méritants, ayant toujours fait preuve du plus absolu dévouement, de beaucoup d'activité et du meilleur esprit militaire. (Croix de guerre.)
- Adjudant-chef CASTEL**, 22^e dragons : excellent sous-officier qui a fait preuve d'énergie dans des circonstances délicates et qui a toujours eu une très belle attitude au feu. (Croix de guerre.)
- Adjudants VAUX**, 6^e groupe de remontes, et **CHANTELAT**, 20^e dragons : maréchaux des logis **CAZALBON**, 10^e hussards, et **CAU-DIOT**, 2^e cuirassiers ; chefs armuriers **SCHIR**, 17^e dragons et **SALLES**, 5^e hussards ; maréchal des logis **JEANSON**, 20^e chasseurs ; cavalier **RAMBERT**, manège de Saumur ; maréchal des logis **GROSJEAN**, 29^e dragons ; chef armurier **FOURRE**, 2^e cuirassiers ; adjudant **AIGROT**, 11^e chasseurs ; maréchal des logis **BEL**, 4^e spahis et **SAUREL**, 11^e hussards ; adjudant **BONNAURE**, 1^{re} compagnie de cavaliers de remonte.
- Adjudant-chef PRADAL**, 5^e d'artillerie lourde : figurait au tableau de concours de 1914. Très ancien, de tenue parfaite, beaucoup de commandement. A fait ses preuves de sang-froid et d'énergie sur la ligne de feu. (Croix de guerre.)
- Adjudant COQUILLOT**, 62^e d'artillerie : Figurait au tableau de concours de 1914 ; s'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.
- Maréchal des logis GUILLAUME**, 29^e d'artillerie : excellent maréchal des logis maréchal ferrant. D'une grande compétence technique et d'un parfait dévouement. Conduite exemplaire. Très méritant à tous égards.
- Adjudant PAIRIS**, 25^e d'artillerie : conduite, moralité et tenue parfaites. Excellent sous-officier, très zélé et très dévoué. S'est très bien comporté en toutes circonstances, au cours de la campagne, et n'a mérité que des éloges pour sa manière de servir. A été un auxiliaire précieux pour son capitaine. (Croix de guerre.)

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.